

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

45^e Année. N^o 718. — 14 Janvier 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement ou accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le Bulletin de la guerre. — Scènes de la vie de siège. — Les Mémoires de la République. — Nos bons Allemands, par M. Paul de Saint-Victor.

GRAVURES : Le général Chanzy. — Les malades des ambulances du Luxembourg transportés au Val-de-Grâce. — Vue d'ensemble des ambulances établies sur l'emplacement de l'ancienne pépinière du Luxembourg. — Le bombardement des forts du Sud — Le bombardement de Paris. — Vue d'ensemble du bois de Boulogne et des posi-

tions qui le dominent. — Vercingétorix et Jeanne d'Arc. — Une reconnaissance à Bagnex par les volontaires de Montrouge. — Le bombardement de Paris : Dégât causé rue Casimir Delavigne; obus tombés rue des Feuillantines, rue Gay-Lussac et rue Bertrand.

LE GÉNÉRAL CHANZY

Le général en chef de l'armée de la Loire n'est pas né « un héros, » comme l'appellent déjà les journaux anglais. Les choses de la guerre, il les a apprises tout enfant de son père, qui se trouvait être un ancien capitaine de cuirassiers, licencié en 1815. Il a étudié les principes militaires à l'école de Saint-Cyr, où il est entré en 1841.

Chanzy n'est pas un de ces officiers ausilégères qu'incapables, avec lesquels un général en chef, fût-il empereur, ne saura jamais un mot des mouvements de l'ennemi. Comme de tels hommes, il n'a pas laissé s'énervier sa jeunesse dans les hébétéments de la vie de caserne. Il a cherché à mettre à profit les loisirs des campements, des bivouacs et ceux que pouvaient lui faire l'administration des bureaux arabes et le secrétariat du gouverneur de l'Algérie.

Il a étudié la guerre en Syrie, sous d'Hautpoul; sous Pélissier, en Afrique. Il a voulu comprendre ce qu'il voyait. Il a peiné, il a travaillé à développer l'intelligence et le bon sens dont il était heureusement doué. A force de peine, de travail et d'application, Chanzy en est arrivé à raisonner la manœuvre qui consiste à déjouer les mouvements tournants de Frédéric-Charles aussi clairement qu'il prédisait, lors de son dernier voyage à Paris, au commencement de la



LE GÉNÉRAL CHANZY, général en chef de l'armée de la Loire. (Phot. Bertaut.)

guerre, les défaites de l'armée impériale.

Ce qui fait la supériorité du général Chanzy, c'est son instruction, instruction qui le fait l'égal des généraux prussiens. Ce qui fait ses succès, c'est qu'il sait combattre l'artillerie allemande avec notre nouvelle artillerie, tout en utilisant la supériorité de notre impétuosité nationale sur le flegme germanique.

En voyant le général Chanzy à l'œuvre, Frédéric Charles a compris qu'il n'avait plus devant lui une armée de lions commandée par des ânes. En face du général ardennais, le prince prussien a reconnu que quand il le voudrait, Chanzy, lui aussi, pourrait publier une brochure ayant pour titre : *l'art de combattre les Prussiens*.

Auphysique, le général Chanzy porte juvénilement ses quarante-sept ans. On ne lui en donnerait pas plus de quarante.

Il est de haute taille. Sa physionomie est sympathique. La vivacité et l'éclat de ses yeux, ainsi que la courbure accentuée du nez, dénotent une intelligence réfléchie servie par une volonté peu commune.

Sa bouche fine, abritée sous une longue moustache blonde et soyeuse comme les cheveux, tempère ce qu'il pourrait y avoir de dur dans l'ensemble du visage.

Nature énergique, calme, sérieuse, droite surtout, le général Chanzy a pris pour devise : « Bien servir. »

La France compte sur lui.

LÉO DE BERNARD.

COURRIER DE PARIS

De quoi parler, si ce n'est de ce bombardement féroce que l'ennemi a déchaîné sur nous ?

Le courrier de Paris a en ce moment des obus pour ponctuation, et c'est au bruit d'une canonnade impitoyable que Paris se lève, se couche, mange, boit et dort.

Dans les premiers moments, avec plus de fanfaronnade peut-être que de bon sens, une partie de la population sembla vouloir se faire un jeu puéril des épreuves terribles qui venaient s'ajouter à toutes celles que nous avons déjà traversées. Mais ce ne pouvait être et ce ne fut en effet que l'affaire d'une ou de deux journées. La gravité des circonstances se chargeait de rappeler chacun au recueillement qui convient, et par cela même, l'attitude générale est devenue plus imposante et plus digne de respect.

L'histoire dira un jour avec quelle résignation véritablement héroïque, femmes, enfants, vieillards, ont supporté ces ouragans de fer, ces trombes qui sèment la mort tout autour d'elles.

Pas une minute de défaillance. Pas une bouche qui ait osé murmurer seulement le mot de capitulation.

C'est vraiment un Protée que ce Paris qui se transforme avec les événements, qui passe du grotesque au sublime, de l'égoïsme au dévouement, de la cupidité à l'abnégation, avec une incroyable rapidité.

La nuit dernière, à minuit, je parcourais les rues désertes.

Mentalement je me rappelais ce qu'elles étaient à pareille date il y a un an.

L'ère des soirées et des bals masqués avait commencé. Partout des passants se rendant à quelque fête. Devant les portes des hôtels élégants, de longues files de voitures dont les cochers devisaient joyeusement, tandis qu'à travers les vitres ruisselantes de lumière arrivaient les bouffées d'une valse entraînant qui faisait tourbillonner les couples qu'on voyait passer rapides derrière les rideaux frissonnants.

Plus loin, les lanternes engageantes du restaurant nocturne. Par l'escalier devant lequel stationnait le *chasseur*, s'engouffraient incessamment les nouveaux arrivants.

- Garçon, un cabinet !
- Garçon, des truffes !
- Garçon, du champagne !
- Garçon... garçon... garçon...

Et le cliquetis des fourchettes se mêlait au cliquetis des joyeux propos; et les détonations des bouteilles allaient frapper le plafond; et l'on trinquait du rire, en même temps que l'on trinquait du verre.

Puis, tout le long des trottoirs, c'étaient d'interminables théories de masques de seconde catégorie se rendant à la guinguette prochaine. Le mousquetaire d'occasion cachait son pourpoint sous son paletot, tandis que la pierrette emmaillottée dans un tartan choisissait les pavés pour ne pas croter ses souliers de satin blanc prudemment enfouis dans une paire de caoutchouc.

On se rencontrait par instants, et ce choc des noctambules de carnaval battait le briquet de la gaieté.

- Ohé! les autres!
 - Tiens, c'est Lambert!
 - Madame va au bal des Tuileries?
 - Merci, je ne vois que de la bonne compagnie!
- Bref, tout le répertoire de Gavarni vivant, chantant, grouillant.

Voilà ce qu'on voyait, voilà ce qu'on entendait autrefois à pareille époque en ce mois de janvier qui donnait le branle à tous les plaisirs d'hiver, avec éclairage *a giorno*.

Voici maintenant ce qu'on voyait et entendait la nuit dernière dans ce même quartier latin, rendez-vous des insouciances passées.

Pas une lumière aux fenêtres. Tous les volets hermétiquement clos, toutes les portes fermées soigneusement.

De distance en distance, seulement quelques rares groupes de trois personnes... des gardiens de Paris guettant les incendies à venir.

Les restaurants? c'est à peine si, dans le jour, ils peuvent nourrir leur clientèle.

En fait de musique, les âpres sifflements des obus déchirant l'air, qui semble se plaindre des blessures qui lui sont faites.

Sur la route de Bullier, — vous savez bien, Bullier, la patrie de l'avant-deux sans cérémonie, le rendez-vous du grand écart folâtre, — sur la route de Bullier, j'aperçois des masses blanchâtres bizarrement bariolées. Hélas! cette fois, c'est le carnaval du deuil et de la souffrance. Des blessés, échappés des ambulances qu'éventrent les bombes, cheminent drapés dans des couvertures sous lesquelles ils frissonnent en geignant.

Plus loin, c'est une famille qui passe. Au milieu de la nuit, la maison a été fendue en deux. Les enfants ont été blessés. On les emporte comme on peut. La mère sanglote derrière, le père ferme la marche, portant un matelas sur son dos.

Au lieu des *ohé!* d'antan, ce sont quelques chuchotements échangés à voix basse entre victimes :

- D'où venez-vous?
- J'habite le quatorzième.
- Moi le cinquième. J'ai passé la moitié de la nuit dans ma cave, mais, ma foi, je n'y tiens plus. Je vais demander l'hospitalité à un ami.
- Les infâmes!
- Oh! oui, c'est horrible, n'est-ce pas, monsieur, de tuer les enfants dans les bras de leur mère? Mais c'est égal, nous ne leur céderons pas, n'est-ce pas...

Et l'on se hâte de tirer chacun de son côté, car une nouvelle explosion vient, sinistre avertissement, d'inviter à quitter la place.

Qu'en pensez-vous? Le contraste est-il assez saisissant, l'antithèse assez effroyable ?

Eh bien, n'importe, Paris accepte tout cela, Paris brave tout cela, Paris défie tout cela. C'est admirable tout de même, cette ville de rires qui, sans broncher, s'accoutume à devenir une ville de larmes et de sang.

Aux femmes surtout, l'honneur de cette victoire morale. Si elles avaient faibli, notre défaillance eût suivi la leur. Au contraire, elles nous ont donné l'exemple de la fermeté. Nous n'avons pas eu à les rassurer, nous avons plutôt été réconfortés par elles.

J'en sais une qui a dit un mot charmant de cœur et de sensibilité profonde.

Elle habite un des quartiers les plus exposés aux rages de l'ennemi. Et comme un ami lui demandait si elle avait eu peur :

— Oh! pas du tout hier. *J'ai passé la journée toute seule à la maison.*

La veille, en effet, le mari avait conduit les enfants chez leur grand'mère.

Qu'en pensent les psychologues allemands? Convieront-ils cette fois que ceux qui sont frappés ne sont pas inférieurs à ceux qui frappent, et que les victimes valent bien les bourreaux?

On ne tarirait pas sur ce sujet si l'on voulait l'épuiser.

On nous a raconté des détails épouvantables.

Au Val-de-Grâce, le fils de M. Jules Simon, qui remplit les fonctions d'aide-major, achève de panser un blessé.

— Allons, tout va bien, demain vous sortirez.

Sur quoi ils'éloigne de deux pas. Au même moment un obus s'abat sur la salle et tue ce pauvre guéri, dont le bras est emporté avec l'obus à travers la cloison de deux étages.

Dans un pensionnat, plusieurs enfants sont atteints à la fois par un seul projectile. La tête de l'un d'eux franchit quatre lits du dortoir et va, sanglante, s'abattre sur un oreiller vide.

Les chers petits, réveillés dans leur sommeil, pleuraient toutes leurs larmes. L'un d'eux surtout, à travers ses sanglots, ne cessait de répéter :

— Oh! les méchants! oh! les méchants!

Prenez garde! cette méchanceté, messieurs les Prussiens, sera chèrement expiée un jour. Cette semence de carnage que vous jetez sur le sol fera lever une moisson tôt ou tard.

Jusqu'à ce qu'ils soient grands, tant qu'on verra

passer dans les rues ces petits mutilés, les pères grinceront des dents et serreront les poings.

Puis, plus tard, quand les enfants d'aujourd'hui seront devenus des hommes à leur tour, ils se souviendront, je vous en réponds. Et les obus de 1871 feront fructifier des haines implacables. Ce que vous faites là, c'est, quoi qu'il arrive, la guerre déchaînée pour plus de cinquante ans sur l'Europe. Dieu sait pourtant si la France demandait ces carnages et ces déchirements!

En 1867, elle avait ouvert ses portes à deux battants à tous les envoyés de la civilisation. Elle leur avait dit : Vous êtes ici chez vous.

Que la responsabilité des colères qui vont s'accumuler retombe sur la tête des provocateurs!

Ce qui est particulièrement navrant dans les circonstances actuelles, c'est ce morcellement des familles qui fait naître tant d'angoisses mutuelles. Hier, c'était nous qui tremblions pour les absents aimés, espérant vainement quelque message de province. A présent, c'est la province qui va trembler pour tous ceux qu'elle sent ici sous la grêle de mitraille de M. de Bismark.

Paris bombardé! Combien de sollicitudes et d'alarmes ces seuls mots vont porter là-bas! Mais aussi, puisque psychologie il y a, comment nos adversaires n'ont-ils pas pensé, eux, les calculateurs par excellence, que l'annonce seule d'un acte aussi monstrueux allait décupler les forces des amis et des parents qui combattent loin de nous, mais pour nous ?

Paris bombardé! je ne sais si je m'abuse, mais cela équivaut à cent mille hommes de plus jetés sur le prince Charles.

Tenez, je me rappelle et vous vous rappelez comme moi une scène véritablement admirable de cette étrange pièce de Barrière qui s'intitulait *les Parisiens*. Barrière avait introduit dans son drame un personnage de poltron qui, la veille d'un duel motivé par je ne sais plus quelle querelle futile, passait par toutes les tranches de la panique. Mais soudain un ami venait lui apprendre que l'homme avec qui il allait croiser le fer avait insulté publiquement sa mère. Et alors, le jeune homme timoré de tout à l'heure se changeait en un lion de courage qui appelait avec ardeur de tous ses vœux cette heure du combat qu'il voyait naguère venir avec tant d'effarement.

Il y a quelque chose de la scène de Barrière dans ce qui va se passer en France; non pas que les vaillantes recrues qui marchent avec Chanzy ou avec Faidherbe aient besoin, elles, que leur courage soit stimulé. Elles sont pleines de bon vouloir et de dévouement, elles l'ont prouvé déjà héroïquement. Mais, enfin, ce ne sont pas de vieilles troupes aguerries.

Or, le bombardement de Paris, si je ne m'abuse, vaudra pour elles dix ans de campagne. Elles ne marcheront plus à la bataille, elles y voleront, croyant entendre dans le lointain le sourd écho du canon qui tue les enfants sans défense et les mères qui veillent près d'un berceau.

Comment aussi ne pas reporter sa pensée, aux bruits de ces sinistres grondements, vers celui qui a déchaîné sur notre pays ces misères et ces ruines?

Justement, comme pour rendre plus lourde encore l'écrasante responsabilité qui pèsera sur cet homme dans l'histoire, on a publié cette semaine de nombreux rapports attestant qu'il avait été dix fois prévenu de la folie qu'il commettrait en provoquant la Prusse.

Dix fois on lui a répété sur tous les tons que ce serait une lutte pour laquelle il n'était pas prêt.

Hier encore, on nous racontait un mot historique prononcé par Bonaparte aux dernières réceptions de Compiègne.

Un général étranger qui faisait partie d'une des séries d'invités causait avec lui des éventualités militaires, et précisément fournissait sur l'organisation de l'armée prussienne des détails circonstanciés et redoutables.

Bonaparte, alors, assez sèchement l'interrompit, et d'un ton d'impatience contenue :

— Général, on ne fait pas seulement la guerre

avec des hommes, on fait la guerre avec sa chance!...

Superstition et incapacité, voilà le bel attelage qui remorquait le char de l'Etat. Qu'on s'étonne ensuite que ce char-là se soit embourbé.

~ Sans compter que les flatteurs ne cessaient par leurs flagornaeries odieuses d'accroître cette confiance aveugle que toute nullité a généralement en soi.

Sous ce rapport, la dernière livraison des *Papiers des Tuileries* fournit vraiment un modèle du genre.

C'est cette lettre écrite par un employé de l'administration des Beaux-Arts, et qui commençait par ces lignes :

« Mon cher Conneau,

« On place dans le tombeau de l'empereur, à l'entrée de la crypte, deux bas-reliefs représentant le prince de Joinville à Sainte-Hélène et Louis-Philippe recevant les restes de l'empereur. Je trouve cela inconvenant. Je viens d'en causer avec Romieu, qui est de mon avis... »

Supprimer l'histoire au nom de l'adulation, voilà la besogne que se proposait l'entourage du vaincu de Sedan. Laisser croire que le bonapartisme pouvait devoir quelque chose à l'orléanisme! si donc! Un peu plus, on aurait trouvé quelque historien pour raconter que le squelette de Napoléon I^{er} était revenu tout seul de Sainte-Hélène.

Le plus beau de l'affaire, c'est feu Romieu trouvant *inconvenant*, lui aussi, qu'on osât évoquer le souvenir de ce Louis-Philippe dont il avait été le servile préfet.

Peuples! peuples! si vous ne vous instruisez pas, ce ne sera certes pas faute d'avoir reçu des leçons.

~ A propos de leçons, il en est une dont Gambetta a profité. Il a compris qu'à tâche nouvelle il fallait des hommes nouveaux, et voilà pourquoi les derniers bulletins de victoire qui nous sont arrivés ont mis en lumière des inconnus de la veille.

Parmi ces inconnus glorieux se place en première ligne le général Cremer, naguère encore simple capitaine d'état-major. Nous avons eu la bonne fortune de le connaître avant l'heure où il devait se révéler, et où il nous avait été permis d'apprécier tout ce qu'il y avait de perspicacité intelligente, d'initiative hardie, d'observations philosophiques et d'énergie active dans ce jeune officier svelte, mince et frêle.

Le général Cremer, qui n'a pas la quarantaine, était de ceux à qui il ne manquait qu'une occasion pour se produire. Et ces occasions-là ne venaient pas sous le second empire; on y gardait toutes les faveurs pour les favoris d'antichambre.

D'où l'impatience profonde qui s'était emparée de lui.

Quand on causait avec lui quelques instants, on était aussitôt frappé des facultés qui s'étiolaient, faute d'action, dans ce cerveau exceptionnellement bien organisé! Il fallait des dérivatifs à cette activité qui restait stérile dans la vie de garnison. Le capitaine Cremer maniait tantôt la plume et tantôt le pinceau. Ses tableaux, sans être des chefs-d'œuvre, ne sont pas dépourvus de mérite. Quant à son style, une heureuse fortune me permet de vous en faire juger; car j'ai pu glaner çà et là dans un manuscrit autographe que le capitaine Cremer consacra au récit de l'expédition au Mexique, à laquelle il prit part.

Le livre devait paraître sans signature. La publication en fut ajournée, puis les événements se précipitèrent, et... vous savez le reste. Rien de plus curieux que ces pages railleuses, ou sévères, philosophiques ou émues, qui sont restées en manuscrit.

Tous les abus dont l'expédition du Mexique offrit une véritable collection et à laquelle il prit part sont passés en revue.

Nous voulons profiter d'une occasion si tentante pour faire connaître par quelques extraits celui qui combat en ce moment pour la délivrance de notre chère patrie.

Et d'abord constatons que, forcé par les règlements militaires à ne pas signer son œuvre, l'auteur avait pris le soin de la terminer par cette loyale déclaration : « J'ai dû heurter dans ce livre bien des personnalités, mais j'ai la conviction de n'avoir jamais

dit que la vérité. Aussi mon anonymat cessera-t-il pour quiconque le demandera, y étant personnellement intéressé. »

~ Cela dit, voulez-vous que nous commençons par un fragment qu'on dirait en vérité, tant ce hasard est curieux, avoir été écrit en vue des événements actuels?

Le capitaine Cremer y parle de la torpeur dans laquelle tombent certains généraux et du besoin d'infuser sans cesse un sang jeune dans les veines de notre armée, et voici ce qu'il écrivait à ce propos, lui qui devait trois ans plus tard devenir général d'un bond :

« Avez-vous remarqué combien, quand ils sont devenus vieux et que, parvenus à une grande situation, ils n'ont plus rien à espérer, les hommes se cramponnent avec rage aux restes d'une vie que dans leur jeunesse ils exposaient si volontiers, alors que cependant elle leur offrait bonheur et plaisirs ?

« Les rhumatismes auraient-ils des charmes cachés? Devient-on donc forcément égoïste lorsqu'on cesse d'être ambitieux ?

« Ce vice se trouve d'ailleurs un peu à tous les degrés de la hiérarchie militaire, chez les gens d'un certain âge qui ont, comme on dit, conquis leur bâton de maréchal. Que de fois n'ai-je pas entendu un de ceux-là s'écrier : J'ai assez fait autrefois! s'il y avait encore une campagne je saurais bien m'arranger pour ne pas partir, car je n'aurais plus rien à y gagner.

« Croyez-vous donc, messieurs, que les services que vous avez pu rendre vous donnent le droit de refuser les services que l'on peut vous demander encore? Place aux jeunes alors! Et j'appelle jeunes, dans l'armée, tous ceux qui vont de l'avant. Il y a tel capitaine de cinquante ans qui est jeune; j'ai vu, au contraire, des vieillards parmi les sous-lieutenants à peine sortis de Saint-Cyr. La carrière militaire fournit, elle aussi, son contingent de petits-crevés. »

~ Le croquis est réussi, n'est-ce pas?

Passons à un autre portrait, celui de l'état-major :

« C'était dans le Nord, une colonne en route avait trouvé de la farine, et comme depuis longtemps on ne mangeait que du bisuit, on s'appêta à faire du pain. Arrivés à l'hacienda où l'on devait passer la nuit, les ouvriers boulangers montent les fours de campagne et se mettent en devoir de pétrir, quand arrive le colonel B..., très-pressé, comme toujours; mais soudain il s'arrête extasié; il tire un carnet de sa poche et écrit : « Dans les fermes du Nord du Mexique, il existe des fours en tôle qui se démontent avec la plus grande facilité; leur fabrication ingénieuse permettrait, au besoin, de les transporter et de les utiliser en tous endroits. Il semble que cette invention pourrait être avantageusement utilisée dans l'armée. »

« On eut beaucoup de peine à le convaincre qu'il avait devant les yeux des ustensiles que lui-même traînait à la remorque depuis près d'un mois.

« Ainsi, voilà un officier supérieur, un chef d'état-major, qui ignorait que l'armée possède depuis des années des fours mobiles de campagne, et qui ne sait pas quelles sont les ressources dont dispose une colonne qui lui est confiée, ni quel est le chargement du convoi qu'il traîne avec lui. Il est juste de dire que dans l'état-major on avance surtout par la topographie et la bureaucratie, et quand un homme a usé un nombre respectable de fonds de culotte et de ronds de cuir en faisant des hachures à la section topographique du dépôt de la guerre ou en remplissant des imprimés à la division de Clermont-Ferrand, quand il a complètement perdu l'habitude du cheval et qu'il a pris du ventre, on l'improvise guerrier et on l'envole, sur ses vieux jours, faire le métier le plus délicat et le plus difficile de l'art militaire.

« Il y a cependant des officiers d'état-major qui font la guerre; oui, mais ceux-là sont trop soldats et ne deviennent jamais chefs d'état-major, ou bien rarement. Le clan des topographes est puissant, et il jette l'anathème sur tout ce qui préfère un sabre à un grattoir. »

~ Au tour de l'Intendance, maintenant :

L'Intendance était largement représentée à Mexico, comme de raison. Ces messieurs ne courent guère les champs, on les trouve toujours là où il y a bonne table, bon gîte et le reste. Je ne leur en voudrais pas pour cela, mais malheureusement pour nous, plus ils deviennent gras, plus ils s'acharnent à vouloir faire maigrir les autres.

« C'est dans l'intérêt du gouvernement, me direz-vous. Mais alors comment se fait-il que ces gens si zélés tout à l'heure s'amuse en tant d'occasions plus importantes à gaspiller les deniers de l'Etat avec tant d'indifférence ?

« Etait-ce aussi dans l'intérêt de l'Etat qu'ils prenaient dans leurs magasins de France des blés avariés (par leur faute) pour les faire transporter à la Vera-Cruz (afin qu'ils fussent censés avariés pendant la traversée)? Ces mêmes blés furent transportés à dos de mulet jusqu'à Puebla où l'on dut les jeter au fumier; or le transport jusqu'à Puebla coûtait plus cher que le blé de très-bonne qualité pris sur place.

« En passant, je veux signaler encore une inconscience de notre administration militaire.

« Ce sera la dernière; ce n'est pas que je n'en connaisse d'autres, mais cela m'entraînerait à faire un nouveau livre plus gros que celui-ci.

« L'intendant passe un marché avec un Robert-Macaire quelconque; supposons que ce soit pour une fourniture de fourrage, afin de fixer les idées. Robert-Macaire fait des achats, et l'intendant (*qui a passé le marché*) autorise l'entrée en magasin des marchandises plus ou moins conformes aux modèles et échantillons.

« Quelque temps après, un corps, ou partie prenante comme on dit en administration, vient pour toucher des fourrages. On lui offre quelque chose qui ressemble vaguement à de la poussière ou à du fumier. L'officier de service refuse la distribution. De là on nomme une commission composée de gens compétents, un vétérinaire, un officier supérieur de cavalerie etc... (D'ailleurs, les meilleurs juges d'édans sont généralement les chevaux, qui refusent de manger ce qu'on leur sert sous le nom de fourrages). Bref, cette commission, d'accord avec les chevaux, déclare que ce fourrage n'en est pas et qu'il est tout au plus bon à faire de la litière.

« Vous croyez la question décidée ?

« Pas du tout. Arrive l'intendant (*Deus ex machina*), le même qui a passé le marché et qui a ensuite admis les denrées en magasin, qui, juge suprême et sans appel, décrète l'excellence du fourrage et force le corps à le recevoir.

« L'Intendance est comme la femme de César, elle ne devrait pas pouvoir être soupçonnée!... »

~ Je me suis laissé entraîner à citer; mais, je n'ai pas à le répéter, les sujets ainsi traités n'ont-ils pas une brûlante actualité ?

Et puis, n'était-ce pas le meilleur moyen de nous faire faire connaissance avec le général Cremer ?

Il est en train de prouver que si la critique est aisée, il sait vaincre les difficultés de l'art; — sans compter les Prussiens, dont il vient aussi à bout.

Vous ne vous plaindrez donc pas, j'en suis sûr, de la connaissance que je vous ai fait faire.

Et en terminant, je veux placer sous le patronage de nos lecteurs et de nos lectrices l'œuvre fondée par le Comité de prévoyance pour fournir de chauds vêtements à nos soldats.

Toutes les offrandes en argent et en nature sont reçues au siège de la Société, 192, rue de Rivoli.

Au coin de votre feu où ce courrier ira vous trouver, pensez à ces vaillants qui grelottent sans chausettes, sans gants, presque sans chemises, sous la bise stridente.

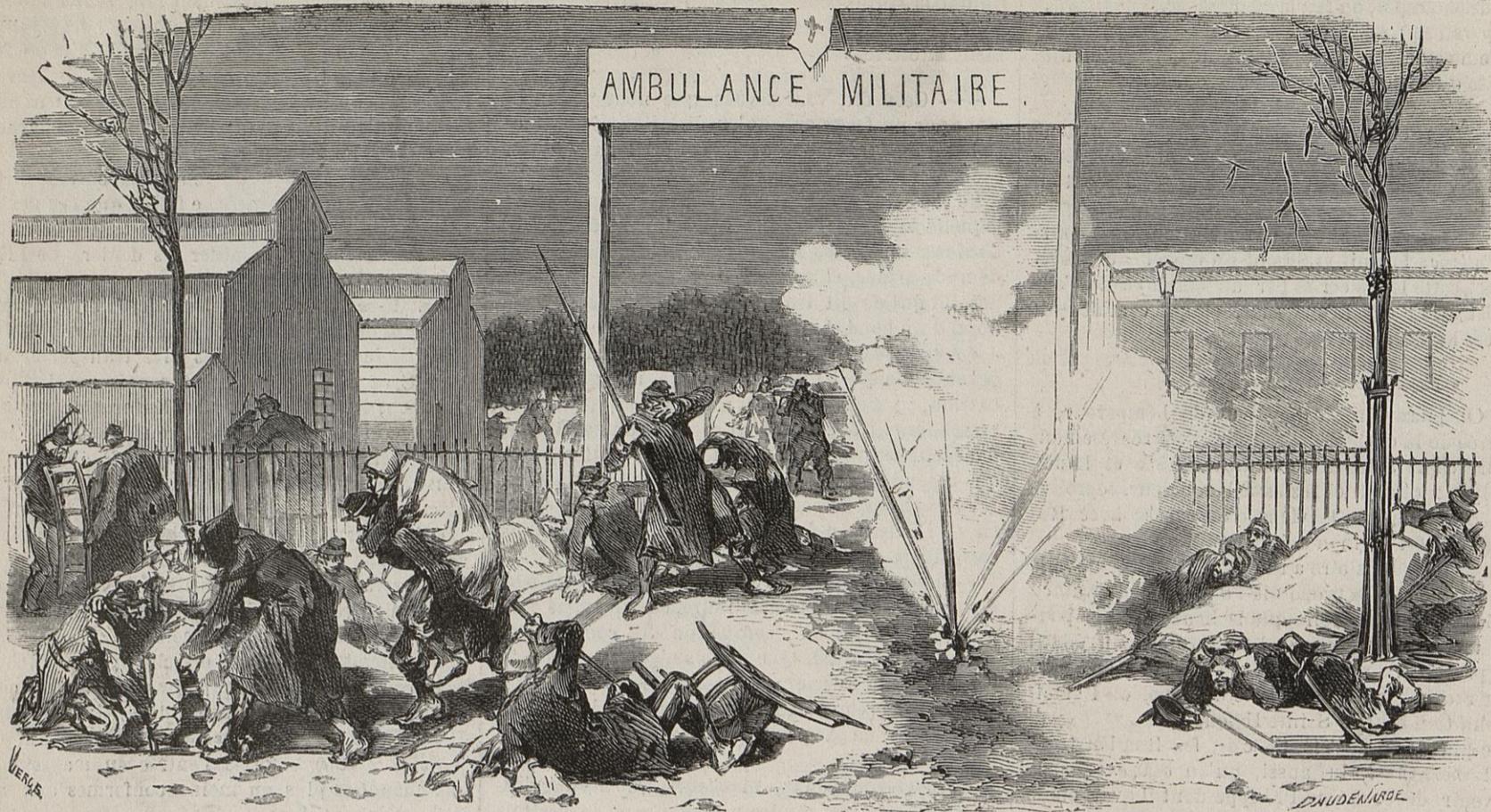
Pensez à ce qu'ils souffrent, aussi à ce qu'ils valent.

Il faut ménager leurs vies précieuses.

Donnez donc! donnez!

C'est à la fois du dévouement et de l'économie, humainement parlant.

PIERRE VÉRON.



Les malades des ambulances annexes du Luxembourg sont transportés au Val-de-Grâce par les habitants du quartier, la première nuit du bombardement.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Le Moment psychologique du Bombardement. — Le mot restera. Il est typique. Il caractérise en termes ineffaçables ce caporalisme prussien fardé de

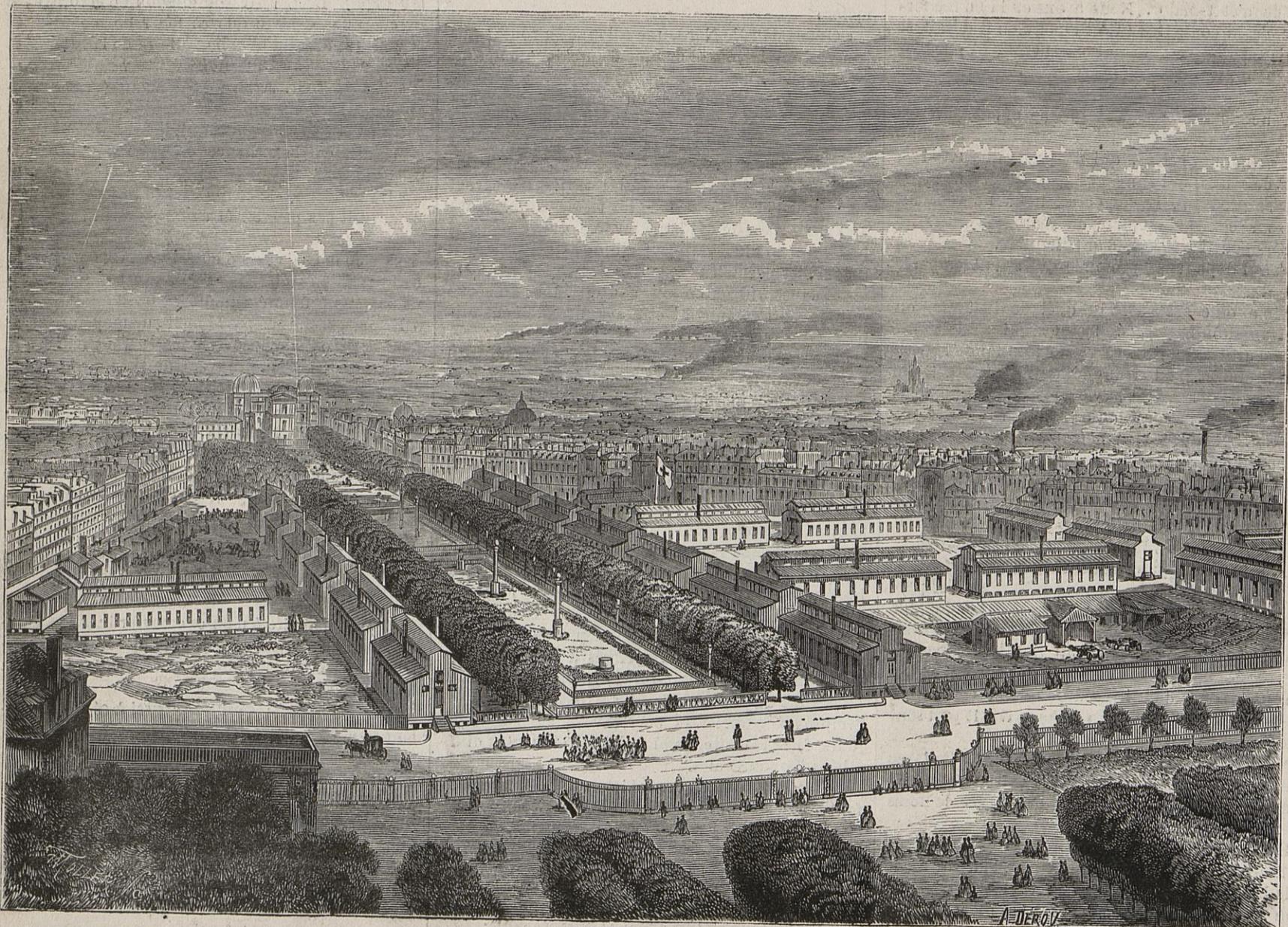
science et d'hypocrisie sous lequel l'Allemagne cache ses appétits de vengeance grossière et de rapacité haineuse.

Pour les simples et les ignorants, pour la plèbe des soldats et des paysans, la Prusse avait déjà trouvé le mot de circonstance : « Guillaume était l'Envoyé de Dieu. »

Il s'agissait pour l'Allemagne de faire œuvre pie

devant le Seigneur, « de renverser le Moloch de duperie et de mensonge. »

Ce langage de métaphysique judaïque ne déplaisait pas aux Hohenzollern, qui sentent fermenter dans leur tempérament le sauvage sang des Germains, et qui, s'ils décrètent dans leur politique l'extermination de la France, ne sont pas fâchés d'entendre leurs pasteurs en chaire puiser dans la Bible, et y

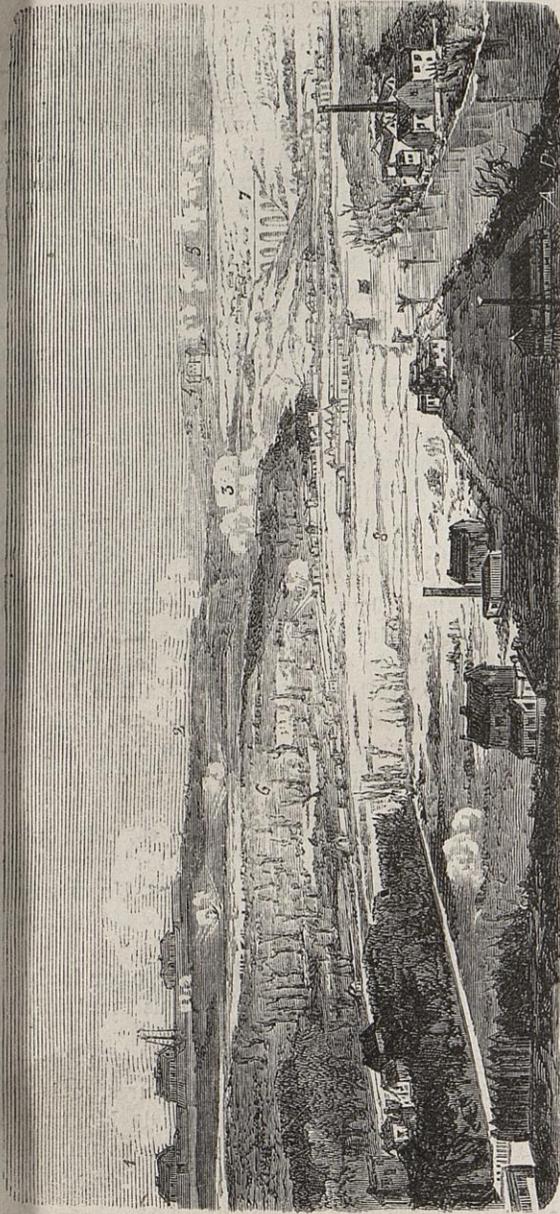


LE BOMBARDEMENT DE PARIS. — Vue d'ensemble des ambulances établies sur l'emplacement de l'ancienne pépinière du Luxembourg, et évacuées la nuit du 5 janvier.

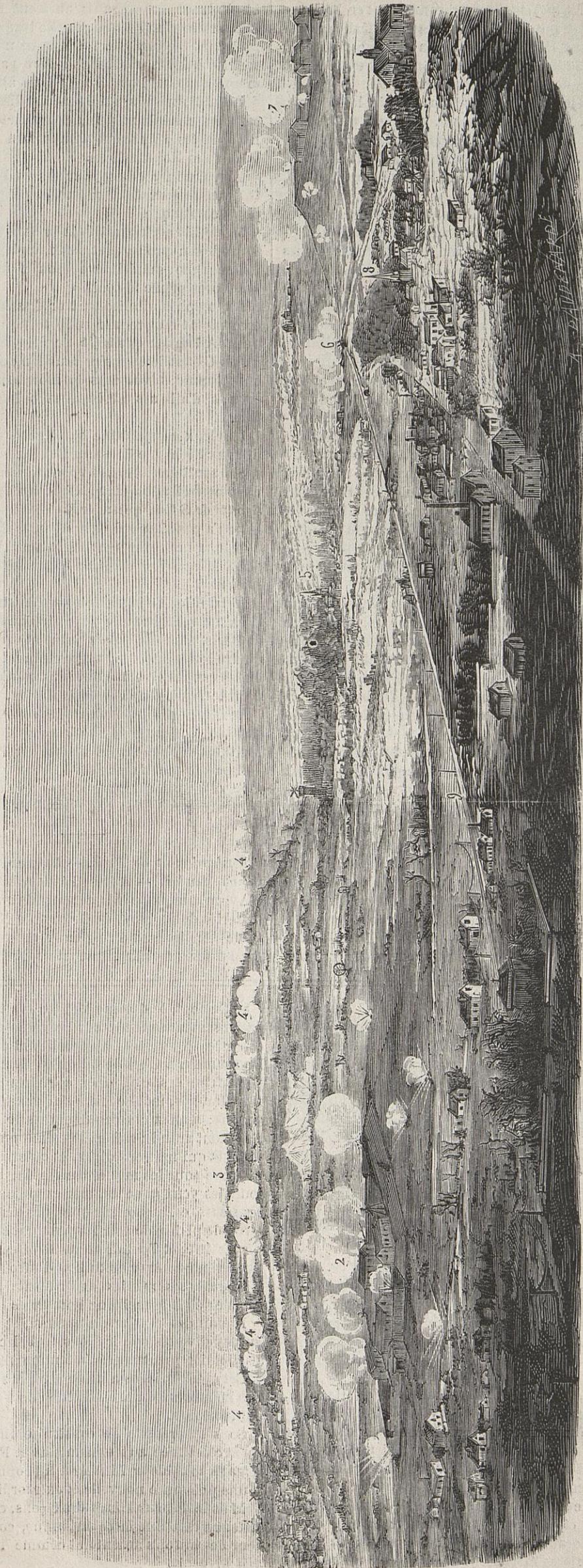


1. Route d'Orléans. 2. Batterie prussienne. 3. Bagueux. 4. Fontenay-aux-Roses. 5. Batterie prussienne. 6. Châtillon. 7. Fort de Montrouge.

LE BOMBARDÉMENT DES FORTS DU SUD. — Vue d'ensemble des positions ennemies. — (D'après nature de M. Sellier.)



1. Fort d'Issy. 2. Batterie du cimetière d'Issy. 3. Bastion du parc de l'Épine. 4. Château de Meudon. 5. Batterie prussienne. 6. Parc de l'Épine. 7. Le Val Fleury et les Moulineaux. 8. Plaine d'Issy, la Seine (petit bras).



1. Châtillon. 2. Fort de Vanves. 3. Plateau de Châtillon. 4. Batteries prussiennes. 5. Clamart. 6. Batterie française, gare de Clamart. 7. Fort d'Issy. 8. Vauves. 9. Chemin de fer de Versailles, rive gauche. LE BOMBARDÉMENT DE PARIS. — Ensemble des positions ennemies de Châtillon à Meudon, vues des remparts. — (Dessins d'après nature de M. Sellier.)

découvrir de bonnes raisons pour excuser la guerre de barbares qu'ils mènent si rondement en France.

Le mystique Guillaume n'est pas fâché de remonter aux Hébreux et de s'entendre comparer à Samson, le terrible manieur de mâchoire d'âne. Il a un peuple de sauvages à mener.

Grattez le Badois, le Wurtembergeois, le Bavaois, le Saxon, le Prussien surtout, vous trouvez les barbares du moyen âge, les Vandales, les Huns.

Ce sont toujours les mêmes peuples de proie, conduits à la curée par un Envoyé de Teutatès, leur dieu sanglant.

Guillaume I^{er} et Attila, c'est tout un. A treize siècles de distance, c'est la même incarnation. Devant l'histoire, ils ont l'un et l'autre les mêmes droits à porter le titre de : « Fléau de Dieu. »

Villes détruites, villages en cendres, campagnes ravagées, peuples noyés dans le sang, voilà le bilan de leur gloire à tous deux. Ces monstres couronnés se disent Envoyés du Très-Haut, et la civilisation épouvantée tremble devant eux.

Comme autrefois Attila, Alaric, Genséric et Totila, Guillaume de Prusse trouve aujourd'hui des prêtres qui excusent, motivent, approuvent, sanctifient même ses barbares sanglantes. Du haut des chaires allemandes, les bénédictions sacerdotales l'accompagnent sur le champ de bataille, au milieu des tueries. Ses docteurs en théologie proclament « qu'une race supérieure, comme la race allemande, a le droit de détruire et de remplacer une race inférieure, la race gallo-romane. » Et le peuple écoute ces prédicateurs piétistes, et il croit que Guillaume est l'Envoyé de Dieu.

Mais il est en Allemagne une race de savants et de philosophes, matérialistes et athées, qui ne se laisseraient pas prendre à ces déclamations bibliques. Les dissecteurs de l'Ancien et du Nouveau Testament, de Dieu lui-même, les Bauer, les Daub, les de Wette, les Lengerke, les Bolhen, les de Watke, les Strauss, les Feuerbach et leurs disciples, tous ces théologiens, en un mot, qui se croient obligés, chacun pour sa part, de jeter dans le gouffre une feuille des Écritures, auraient difficilement accepté la mission divine de ce *non-moi piétiste* incarné dans la personne du roi Guillaume.

A cette révélation biblique et posthume, l'ombre d'Henri Heine doit avoir répondu par un éclat de rire homérique.

Les savants allemands, innombrable armée de termites, qui ont pris possession du vieux bâtiment de la nature, le sciant dans tous les sens, le rongant, le dissolvant, le brûlant de leurs acides jusqu'à ce qu'en entier il ait passé dans des millions

de petits estomacs, qui l'analysent, le digèrent et l'indigent, les savants auraient réclamé la démonstration analytique de cette transsubstantiation biblique. Ils auraient voulu la manipuler, la soumettre à leurs réactifs, la faire passer par leurs creusets et sous leur cloche pneumatique.

De la divine mission du roi Guillaume, il ne serait rien resté de palpable. Physiciens, chimistes et naturalistes n'auraient pas reconnu leur Élu dans le chef des Hohenzollern.

Pour ces incrédules, pour ces analystes, il fallait trouver un autre langage, un jargon plus approprié, plus scientifique.

M. de Bismark avait déjà trouvé une bien jolie formule, en proclamant, aux applaudissements de l'Allemagne matérialiste, son fameux axiome : « La force prime le droit. »

Philosophes nihilistes et professeurs naturalistes comprirent du premier coup toutes les déductions que l'Allemagne pouvait tirer de ce principe politique. C'était leur parler leur langue, aussi le mot eut-il grand succès dans le monde savant. Il s'accordait d'ailleurs si bien avec le caractère national !

Le vieux germanisme avait retrouvé un article de son catéchisme barbare. L'Allemagne l'a adopté.

Son sentimentalisme hypocrite vient de s'enrichir d'un nouvel aphorisme. C'est un écrivain de la *Gazette de Silésie* qui a trouvé cette monstruosité. Il ne l'a pas signée de son nom, mais sa trouvaille doit le mener forcément à l'immortalité :

Le Moment Psychologique du Bombardement de Paris est arrivé.

L'érudition de la pédantesque Allemagne a trouvé là sa nouvelle formule pour dire que la population de Paris, affaiblie par le jeûne et une captivité de quatre longs mois, en est arrivée au point attendu où les canons Krupp n'ont plus qu'à donner le coup de grâce, qu'à forcer la capitulation.

Le diagnostic psychologique porté par le rédacteur de la *Gazette de Silésie* a été signifié à M. de Moltke, qui s'est chargé d'ausculter Paris.

Il paraît que l'auscultation s'est accordée avec le diagnostic, car quelques jours après commençait le bombardement de la grande ville.

Bombardement de Paris. — Bagnaux, Clamart, Châtillon, Meudon. — Après l'évacuation du plateau d'Avron, amenée par la canonnade insoutenable des batteries du Raincy, de Gagny, de Noisy-le-Grand et de Chelles, les Prussiens dirigèrent leurs feux sur les forts de l'Est. Le fort de Nogent à lui seul

recevait, dans la journée du 4 janvier, plus de 1,200 obus. Le fort de Rosny était bombardé avec le même acharnement, et le village de Montreuil recevait une grêle de projectiles qui forçait ses paisibles habitants à rentrer dans Paris.

Le 5 commençait le bombardement des forts du Sud. Une batterie établie sur la crête du plateau de Châtillon, un peu en arrière de notre redoute abandonnée, tirait contre le fort de Vanves. Les pièces de cette batterie croisaient leurs feux avec ceux d'autres batteries très-puissantes construites à la droite du château de Meudon. Elles envoyaient leurs obus sur le fort d'Issy et la redoute des Moulins. Le fort de Montrouge était battu par la batterie de Fontenay-aux-Roses situé en arrière de Bagnaux.

Nos redoutes du Moulin-Saquet et des Hautes-Bruyères recevaient les projectiles prussiens de Chevilly et de Thiais.

Les positions de l'artillerie allemande prises sur les plateaux de Châtillon, de Clamart, de Meudon, dominant Paris comme les nôtres, à Montmartre et aux buttes Chaumont, dominant les plaines de Saint-Denis et des Vertus, On tient sous son regard et sous le feu de ses canons Paris, ses forts et ses remparts. On voit, comme si on y était, le fort de Vanves et les bastions de l'enceinte. Sur l'échiquier formé par les rues de la capitale, on n'a qu'à choisir le monument qui doit vous servir de point de mire.

Jusqu'à présent le fort de Vanves est celui qui a le plus souffert du bombardement. Dès les premiers jours ses casemates ont été ébranlées. Un magasin à vin a été effondré, les tonneaux ont été défoncés par la mitraille.

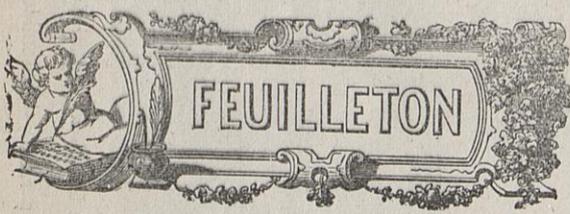
Ce brave fort, pris un peu en écharpe par les batteries prussiennes, répond vigoureusement à l'attaque.

La canonnade, commencée sur les sept heures du matin, se ralentit vers les onze heures, mais reprend de plus belle à midi. Le fort de Montrouge se met cette fois de la partie, et, sous un soleil éclatant sur la neige, la tempête de fer et de feu iaie rage.

A une heure, la première bombe prussienne éclate sur Paris, près la barrière d'Enfer, rue Lalande, près du Champ-d'Asile. Deux autres tombent dans le cimetière Moutparnasse.

Le crime est consommé, l'attentat contre la citée-reine est chose accomplie. Les puissantes jupes de Berlin n'ont pu sauver Paris de cette œuvre de vandalisme teutonique.

Ils ont commencé le 27 décembre à bombarder.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XIV

L'abbé, après avoir quitté le neveu de Rameau, se dirigea vers la Seine et traversa le Pont-Neuf.

Il s'arrêta sur le quai des Augustins, devant une boutique où, — quoiqu'il ne vendit rien du tout, — demeurait un personnage très-connu alors dans Paris, le docteur Meister.

Ce docteur, vulgairement appelé le médecin des pauvres, était une physionomie curieuse, originale, honorable. Il avait été à l'école de Boerhaave, et ses lumières méritaient de le classer auprès des Sydenham et des Louis.

Seulement, le docteur Meister avait des idées audacieusement avancées sur l'organisation des corps et sur les expériences auxquelles il est possible de les soumettre. C'est de lui qu'on tient cette recette pour faire des cyclopes : « Prenez deux enfants nouveau-nés, mâle et femelle ; masquez-leur l'œil gauche ; mariez ces deux borgnes artificiels quand ils seront grands ; suivez le même procédé pour les enfants qui naîtront d'eux, et obtenez une descendance du pape pour les marier ensemble ; masquez toujours les yeux gauches, mariez toujours les frères et les sœurs, et, au bout de quelques générations, vous aurez le plaisir de voir les yeux gauches s'oblitérer, disparaître, et l'œil droit se déplacer petit à petit pour venir se fixer au milieu du front... »

A part ses manies expérimentales, le docteur Meister était le meilleur homme de la terre.

Il était des plus savants aussi, et ses recherches sur les diverses applications de l'électricité avaient particulièrement attiré l'attention de l'abbé.

Cet abbé était, comme on a pu le soupçonner, un des membres les plus influents de l'association des Philadelphes.

Sous le prétexte de construire une machine de guerre destinée aux ennemis de la France, il avait engagé le docteur Meister à lui soumettre un plan d'une puissance nouvelle et extraordinaire.

Mais le docteur faisait des façons, comme tous les détenteurs d'une force inconnue, comme l'inventeur des miroirs ardents et comme l'inventeur du feu grégeois.

Il se faisait prier, — et marchander.

Pourtant, l'abbé avait obtenu de lui un rendez-vous pour ce soir-là. Ce soir-là, le docteur Meister devait lui dévoiler les ressorts de sa machine, et peut-être lui vendre son secret tout entier.

On comprend que l'abbé n'avait garde de manquer à ce rendez-vous, quelque indue que fût l'heure à laquelle il était donné. Mais, malgré sa connaissance des hommes, il était loin de se douter de l'original auquel il allait avoir affaire.

En entendant frapper d'une certaine façon à la devanture de sa boutique du quai des Augustins, le docteur Meister, reconnaissant un frère, s'enveloppa à la hâte d'une douillette couleur souris qui trotte, et passa sa tête à travers un petit œil-de-bœuf pratiqué dans le haut d'un volet.

Apercevant cette digne figure dans ce cadre improvisé, l'abbé ne put s'empêcher de sourire.

— Daignez tourner votre prunelle un peu plus de ce côté, docteur, dit-il en reculant de quelques pas.

— Très-bien... Vous êtes l'abbé... je suis à vous dans deux minutes.

Et le reste de cette phrase, commencée à la lucarne, s'acheva dans les profondeurs de la boutique, tant l'estimable Meister apporta d'empressement à venir tirer les verroux de la porte.

— Ma foi, vous êtes de parole, fit-il en se présentant d'un air à la fois épanoui et curieux.

— Est-ce à dire que vous ne comptiez pas sur ma visite ? dit l'autre légèrement inquiet.

— Bon ! je ne dis pas cela... Mais entrez donc, entrez donc...

Reste à savoir s'ils disaient vrai, ces officiers allemands qui prétendaient qu'ils ne seraient pas embarrassés pour en finir.

« Nous savons ce qu'il faudra faire, s'écriaient-ils dans leur forfanterie tudesque; en quarante-huit heures, nos feux convergents auront anéanti les défenses de deux de vos for's; nous irons assez vite à l'assaut pour les enlever sans trop perdre d'infanterie; et, une fois dans vos redoutes, vous verrez ce que nous ferons de votre enceinte, et si nous nous générons pour envoyer nos bombes jusqu'aux Tuileries et à Notre-Dame. »

Le fait est qu'ils ne se gênent pas beaucoup pour lancer leurs obus, de jour et de nuit, sur les femmes, les enfants et les vieillards inoffensifs. Ils ne se sont pas même assez gênés, car il est de règle dans le code militaire international que toute place assiégée doit être avertie quarante-huit heures à l'avance avant d'être bombardée. La philanthropie prussienne a négligé cette formalité comme tant d'autres. Portons-la-lui en compte.

La nuit n'a point interrompu l'attaque. Jusqu'à trois heures du matin, le feu de l'ennemi a été d'environ trente coups à l'heure contre les forts du Sud, y compris Montrouge et même Bicêtre. Il a repris à huit heures du matin sur toute la ligne des fortifications et sur Paris.

Le caractère parisien supporte avec un stoïcisme patriotique, mélangé parfois d'une certaine gaieté, cette nouvelle épreuve du siège. Son courage finira bien par venir à bout de la forfanterie et de la brutalité allemandes.

Les obus prussiens. — L'obus prussien, dont la fureur allemande nous gratifie avec tant de prodigalité, est de forme cylindro-ogivale, armé d'une fusée percutante logée dans la lumière pratiquée à la partie antérieure du projectile.

Une partie de la lumière, la supérieure, est seule taraudée; l'autre partie est lisse et munie, à mi-hauteur, d'un petit épaulement.

La fusée se compose d'une enveloppe en laiton, du percuteur, d'un écrou évidé et d'un bouton à tige qui contient la composition détonante. Au fond de l'enveloppe se trouve un fond percé d'un trou central, sur lequel sont appliquées deux rondelles, l'une en mousseline, l'autre en laiton.

Sur la tête du percuteur, qui repose sur le rebord de l'enveloppe de la fusée, est encastrée une aiguille centrale qui fait saillie sur la tranche de cette tête.

Au-dessus de la fusée se trouve un écrou évidé,

vissé dans le haut de la lumière de l'obus et traversé par le bouton à tige dans lequel est fixée la capsule fulminante.

Le poids de l'obus prussien ordinaire varie de 27 à 33 kilogrammes. Il est lancé par des pièces du calibre de 148 millimètres et avec une charge de poudre qui va de 3 à 7 kilos. Sa vitesse moyenne ne dépasse pas 200 mètres par seconde, à une distance de 3,000 mètres.

Outre ces obus de 27 à 35 kilos, Paris en a reçu de plus redoutables, lancés, croit-on, par une pièce dont les dimensions ne sont pas moindres que celles de la pièce monstre Krupp amenée à l'Exposition de 1867.

Ces énormes projectiles, qui mesurent 0,22 centimètres à la base, pèsent 121 kilos. Le canon qui les envoie est en acier, cerclé de frettes à partir de sa culasse. Le poids de la pièce est de quinze mille kilos. La charge est de 22 kilos de poudre dont l'inflammation produit une tension de 2,800 atmosphères et imprime au projectile une vitesse initiale de 420 mètres par seconde.

On suppose, en raison des divers endroits où sont tombés ces obus monstres, que, de Meudon à Choisy, les Prussiens ont installé quatre ou cinq de ces pièces qui, munies de leurs affûts, ne représentent pas un poids moindre de 25,000 kilogrammes.

Pour hisser ces colosses d'artillerie sur la terrasse de Meudon, les Allemands ont dû employer un temps et des efforts inouïs.

Les résultats de leur bombardement répondront-ils aux terribles espérances de nos ennemis ?

Les échos de la Sarthe et de l'Est nous fixeront bientôt sur ce point. Jusqu'à présent Paris, assourdi nuit et jour par le bruit de la canonnade, n'est pas terrifié. Il ne demande pas à capituler, au contraire. Il pourrait bien se faire que les Prussiens se fussent cette fois trompés sur le moment psychologique du bombardement.

La psychologie est la science du cœur humain, et comme c'est une science, les docteurs en us de Berlin se flattent de la connaître sur le bout du doigt. Malheureusement pour eux, ils ont étudié le cœur de la population parisienne en prenant pour type le cœur de la race germanique. Voilà pourquoi ils se sont imaginé que le bombardement serait d'un effet irrésistible sur un peuple de deux millions sept cent mille âmes, enfermé depuis quatre mois dans ses murailles et soumis au rationnement.

Les Allemands auraient capitulé, les Parisiens sont plus que jamais disposés à la résistance. Telle est la différence psychologique des deux races, et

c'est cette différence dont les professeurs et les gazetiers de Silésie n'ont pas su tenir compte.

Depuis le 5 janvier les Allemands lancent sur Paris une pluie de projectiles dont quelques-uns offrent une dimension et une puissance de destruction inconnues dans l'histoire des sièges. Ils bombardent depuis les Invalides jusqu'au jardin des Plantes, criblant d'obus l'Odéon, Saint-Sulpice, la Sorbonne, le Val-de-Grâce, le Luxembourg, tuant des femmes dans la rue, d'autres dans leur lit, les enfants dans les écoles, les malades dans les ambulances, effondrant les bibliothèques et les serres du Muséum, commettant toutes ces atrocités sans qu'aucun avertissement préalable ait été signifié aux assiégés.

Nous ont-ils terrifiés ?

Nous ont-ils découragés ?

Ont-ils fait naître en nos cœurs la pensée d'une défaillance ?

Demandez-le aux femmes de Paris, qui, le Gouvernement le proclame, se sont montrées aussi intrépides que les citoyens.

Leurs obus, en éclatant sur la grande cité, ont semé la colère, l'indignation, la haine du nom allemand, le désir d'une vengeance qui ne veut plus attendre.

Ambulance de la Pépinière au Luxembourg. — Transport des blessés au Val-de-Grâce. — Dès le début du siège de Paris il fallut penser, en même temps qu'à la défense des remparts, à l'établissement de vastes locaux hospitaliers supplémentaires. Quelque importants que soient nos hôpitaux, ils ne devaient pas suffire à l'encombrement des malades et des blessés que la guerre sous Paris allait nous amener.

M. Michel Lévy, médecin inspecteur de l'armée et directeur de l'école du Val-de-Grâce, qui avait étudié en Orient, lors de la guerre de Crimée, la question des hôpitaux en baraques, sollicita du Gouvernement un emplacement assez vaste où pût être construite une succursale de notre grand hôpital militaire.

La Pépinière du Luxembourg présentait tous les avantages de salubrité, d'aération et de proximité. C'est sur son emplacement que le génie militaire, sous les ordres directs de M. le lieutenant-colonel Laussedat, commandant du génie de la rive gauche, et sur les plans de M. F. Jaeger, architecte, construisit vingt-deux baraques formant chacune, une salle de 30 mètres de long sur 10 mètres de largeur, et pouvant contenir 40 malades.

Dans ce baraquement d'ambulance étaient soi-

L'abbé ne se le fit pas répéter, et une fois au cœur de la place, c'est-à-dire au fond de la boutique, il se plongeait dans l'unique fauteuil qui en faisait l'ornement.

Pendant ce temps-là, le docteur Meister avait assujéti sur ses genoux les boucles de sa vieille culotte de velours.

— A présent, dit-il, mon honorable hôte, je suis tout à votre service.

— Causons donc.

— Causons.

Le docteur était visiblement embarrassé; il chercha aux alentours de son oreille une démangeaison absente; enfin, il poussa un profond soupir.

L'abbé, se carrant dans le fauteuil, lui dit :

— Quand vous voudrez...

— Je veux bien, dit le docteur Meister, je veux certainement bien... Vous venez chercher le plan d'une... d'une...

— D'une machine de destruction, dit l'abbé.

— Oui... de destruction... pour le bien de l'humanité... le bien futur, cela se comprend... Je suis si troublé... il faut vraiment que la nécessité me force la main... J'ai tant besoin d'argent!

— D'argent ?

L'abbé, en répétant ce mot, essayait d'en lire à l'avance la signification sur le visage du médecin.

La bénignité parfaite de cette physionomie déroulait toutes ses suppositions.

— Venez, dit le docteur Meister d'un air solen-

nel et comme s'il se fût décidé à l'accomplissement d'un grand acte; venez et suivez-moi.

Il remua deux ou trois clefs dans sa poche et précéda son visiteur, fort intrigué.

Dans l'arrière-boutique où ils pénétrèrent tous deux, le carreau était encombré d'un amas de livres rances, ternes, jaunâtres, recroquevillés, plus répugnants à voir et à humer qu'une collection du *Journal de Trévoux*, qui constitue, comme on le sait, le paradis du rat.

— Voilà ma bibliothèque, prononça le docteur Meister avec orgueil.

— Ah! ah!

— De bien bons livres, ajouta-t-il, et tous bien chers.

— Vraiment! dit l'abbé en jetant un coup d'œil dédaigneux sur les bouquins.

— Vous plaît-il d'examiner les titres de quelques-uns ?

Déjà, sans attendre une réponse, le docteur avait saisi au hasard quelques-uns des volumes les plus hérissés d'aspect.

Mais l'abbé, lui frappant sur l'épaule :

— Un autre jour, mon cher docteur, nous examinerons cela à loisir; aujourd'hui, vous savez ce qui m'amène...

— C'est juste, dit le savant en replaçant à terre plusieurs in-folio dont il avait les bras surchargés avec tendresse.

Et, se redressant, il guida son interlocuteur dans une pièce qui tirait sa lumière d'une cour étroite en forme de puits.

— Nous sommes dans mon cabinet, articula-t-il avec respect, ou plutôt dans mon laboratoire : c'est ici que, loin des regards profanes, j'accomplis mes expériences, grandes et petites.

Le magasin d'un docteur Faust ou d'un Paracelse eût pu seul offrir une idée de l'étrange et malpropre confusion qui régnait dans cet habitacle. Les rayons étaient envahis par une armée de cylindres, de fioles aux bords variés, de métaux de toute couleur et de paquets de drogues qui saisissaient l'odorat. A travers ces aspirations multiples, fuyantes, criardes, plaintives et si cruellement en opposition, un poète allemand n'eût pas manqué d'écrire le « ballet des Odeurs » pour le théâtre impossible d'une principauté imaginaire.

— Hein? s'écria le docteur en se retournant vers l'abbé, comme pour provoquer son admiration.

Mais celui-ci se sentait évidemment mal à l'aise au milieu de cette atmosphère faite pour des hommes spéciaux épris de science jusqu'à la gorge.

— Oui, oui, c'est très-beau, certainement... Mais ce n'est pas ici, je pense, que nous devons avoir notre entretien.

— Avez-vous vu mes deux cyclopes ?

— Quels cyclopes ?

— Et mon colosse ?

— De quel colosse parlez-vous ?

— Du colosse que j'ai formé et que j'élève, parbleu!

L'abbé toussait.

— Mes cyclopes ont encore leurs deux yeux, il est vrai, continua le docteur Meister; mais dans

gnés 880 blessés. Tout avait été prévu au point de vue hygiénique. Cuisines, tisanerie, pharmacie, dépôts, bureaux, étaient disposés de manière à faciliter et à activer le service; l'aération et la désinfection avaient été appliquées dans la plus large mesure par les soins de M. Jaeger qui, se servant des connaissances spéciales qu'il avait des baraquements américains et prussiens, a surpassé les conditions hygiéniques de ces derniers. Ainsi, à l'ambulance de la Pépinière chaque malade avait 51 mètres cubes

d'air au lieu de 33. Les salles, chauffées à la température réglementaire des hôpitaux, 14 degrés, peuvent être ventilées de la façon la plus énergique. Un réservoir d'eau de 150 mètres cubes, faisant réserve en cas d'incendie, alimente tout l'établissement. Les salles des malades, en grande partie ombragées par les beaux arbres du Luxembourg, ont vue directe sur les plates-bandes, gazons, statues et colonnades du square.

Les malades de la Pépinière étaient là on ne peut

mieux. L'installation de ces baraquements d'ambulance avait été si bien appréciée que l'administration avait chargé M. Jaeger d'en établir de semblables au Jardin des Plantes pour 480 blessés.

Grâce à la barbarie du bombardement prussien, l'ambulance de la Pépinière est devenue impossible. Dès la première nuit, du 5 au 6, une dizaine d'obus sont tombés dans le jardin du Luxembourg. Il faut songer à déménager nos pauvres blessés qui, éprouvés une première fois par la mitraille, pou-

pecter que les autres établissements hospitaliers.

Pour mettre à l'abri le Val-de-Grâce, le général Trochu y a fait transporter les blessés prussiens et a fait prévenir M. de Moltke que si ses pointeurs continuaient à prendre la coupole de Mignard pour point de mire, ils tireraient sur les leurs. Nous verrons si la barbarie des Germains s'arrêtera devant cette considération.

Espérons que bientôt le moment viendra où tout bombardement ayant cessé, on pourra réinstaller

malades et blessés dans cette précieuse ambulance de la Pépinière qu'on a mis tant de soins et d'intelligence à aménager.

L'expérience de ces hôpitaux en baraques avait été déjà faite en Amérique pendant les quatre années que dura la guerre de sécession. On avait construit sur ce modèle 262 hôpitaux, où furent installés 136,000 lits et soignés 2,247,403 malades et 143,318 blessés.

Les médecins avaient constaté de grands avan-

tages à soigner dans l'établissement de la Pépinière. L'étude de cette installation hospitalière sera reprise, et nous ne doutons pas qu'à Paris, comme à New York, la chirurgie militaire n'en recommande l'utilisation générale.

Vue générale du bois de Boulogne. — Boulogne, Sèvres, Saint-Cloud, Auteuil. — Des forts du Sud, le bombardement s'est étendu à l'ouest. Les batteries de



Sèvres.

Viaduc d'Auteuil.

Boulogne.

Serres de

Suresnes.

La batterie Mortemart.

Le Mont-Valérien.

VUE PANORAMIQUE DU BOIS DE BOULOGNE ET DES POSITIONS DOMINANTES. — (Vue prise d'un observatoire de Passy, par M. Provost.)

vaient être écrasés par les bombes. La garde nationale du quartier fut rappelée et le sauvetage des malades organisé sous le feu des obus. Notre dessinateur Bocourt, réveillé en sursaut par le tambour, et qui, esclave enthousiaste de ses devoirs de citoyen, avait contribué pour sa bonne part à ce sauvetage périlleux, nous en a raconté les péripéties émouvantes. La lune brillait dans le ciel froid et sa clarté se répandait scintillante sur le tapis de neige qui recouvrait le jardin. Les projectiles prussiens

troublaient seuls de leur bourdonnement sinistre les échos du palais de Marie de Médicis. Les baraquements de la Pépinière étaient menacés par le bombardement continu. On courut à l'ambulance, on plaça les malades sur les brancards, et quand les brancards vinrent à manquer on les mit sur une chaise qu'on portait à deux. Les chaises faisant défaut, on les emporta sur les épaules. On dirigeait les blessés sur le Val-de-Grâce dont l'ambulance était une succursale. Le chemin est court, mais

cette nuit-là ceux qui s'employaient au sauvetage des malades le trouvèrent bien long. De temps à autre, un obus sifflait aux oreilles des porteurs dévoués, qui n'avaient que le temps de se jeter à terre pour laisser éclater le projectile. Il fallait pendant ce temps déposer le malade, l'exposer aux éclats de la mitraille, au froid intense. L'explosion ayant eu lieu, on reprenait le précieux fardeau; heureux si on arrivait sans nouvel accident jusqu'à l'hôpital militaire que les Prussiens ne devaient pas plus res

Saint-Cloud et de Meudon ont tiré sur les 6^e et 7^e secteurs, compris entre la porte de Neuilly et celle de Montrouge. Le bois de Boulogne, le village de Boulogne, Passy, Auteuil, le Point-du-Jour, Grenelle, Vaugrard, Issy, sont bombardés sans relâche. Les bastions au nord de la porte de Saint-Cloud sont battus à 3,000 mètres par les batteries établies à Breteuil. Leurs pièces de petit calibre fouillent à Billancourt et Boulogne, celles plus puissantes battent le viaduc du chemin de fer de ceinture, mais

ici, comme en bien d'autres endroits, les projectiles prussiens viennent ébouriffer leurs éclats sur la solidité des ouvrages.

Dans la journée du 7, le Point-du-Jour et Auteuil ont reçu pour leur compte plus d'un millier d'obus.

C'est la batterie située dans le parc de Saint-Cloud, en arrière de la Lanterne de Démosthène, qui se livre à cette débauche de projectiles.

A Grenelle, on entend bourdonner les obus

comme autour d'une ruche bien garnie de miel bourdonnent les frelons pillards.

Les villages de Plaisance et de Boulogne sont à peu près détruits. C'étaient là des points inoffensifs et non fortifiés. Il faut croire que la rage de détruire tient fortement au cœur des Prussiens. Si nous en doutions quelque peu, la lettre qui a été trouvée ces jours derniers sur un prisonnier bavarois pourra nous convaincre. Elle est datée du 7 janvier, de Clamart, et elle dit :

« Le feu a été ouvert par nos gros canons de siège. On aurait pu croire que le jugement dernier était arrivé. En l'espace d'une heure et demie, quatre-vingt-neuf obus ont été lancés, obus variant de poids depuis 24, 60, 110 et 219.

« Dans le seul jour d'aujourd'hui, nous avons lancé avec tous nos canons huit mille obus, et, afin de ne pas rester exposés au feu des forts, nous avons occupé les caves. Dans les maisons, pas une fenêtre n'a résisté; c'était à croire à tout moment que tout allait s'écrouler. J'ai été bien heureux d'être au premier rang, car les obus sifflaient au-dessus de nos têtes et allaient frapper les Prussiens par derrière.

« Notre artillerie tire si bien, qu'à trois heures et demie de l'après-midi l'artillerie du fort d'Issy a été réduite au silence.

« A neuf heures du soir, nous serons relevés par l'autre brigade et nous retournerons à Bièvre. Le feu a continué à tonner pendant toute la journée. Après avoir jeté les huit mille obus, on lancera, dans la nuit du 8, — 300 bombes incendiaires; elles arriveront dans ce grand Paris et ôteront enfin du cœur de messieurs les Français ces éternelles espérances qu'ils trouvent toujours en eux.

« Ce sacré *chou de diable* de Paris, déjà depuis si longtemps endurent, finira enfin par se rendre. »

Bavarois et Prussiens se valent.

Animés de la même haine contre la France, ils en sont tous à croire que le bombardement est seul capable de mettre notre courage à la raison.

Pauvres psychologues!

Allez, allez; canonnez des hauteurs de Sèvres et de Saint-Cloud, que vous souillez de votre présence détestée, Auteuil, Passy, nos villas du bois de Boulogne et de Neuilly. Détruisez-nous nos magiques panoramas, jetez vos obus à pleine volée, et quand vous aurez fini votre tapage de barbares en délire, venez demander à Paris de se rendre. Il vous répondra par un immense éclat de rire dont frémiront en Allemagne vos veuves et vos orphelins.

Vous avez sommé le gouverneur du Mont-Valérien de vous remettre les clefs de la citadelle. Avez-vous compris ce qu'il voulait vous exprimer en vous disant finement: « Je suis bien fâché de ne pouvoir aller porter les clefs de la forteresse à votre roi, mais je ne puis sortir. S'il les veut, dites-lui qu'il vienne lui-même les prendre. »

Voilà cinq jours et plus que vous avez fait la menace de bombarder notre forteresse géante, et vous n'avez pas encore osé l'attaquer. « Allons, messieurs les Prussiens, à vous de tirer les premiers. »

On attend le bon plaisir de vos canons Krupp.

Reconnaissance faite à Bagnaux. — Un épisode rétrospectif du siège. — Les volontaires de Montrouge, partis depuis le commencement de décembre pour les avant postes de Bagnaux et de Cachan, n'avaient eu à combattre jusqu'aux derniers jours du mois que le froid. Il est vrai que c'est là un ennemi tout aussi redoutable que les Prussiens.

Etablis à Cachan, dans la maison et le parc de Raspail, nos volontaires avaient devant eux, à la Grange-Ory, les Bavarois qui, de temps à autre, leur envoyaient quelques balles de fusils de rempart. Ils y répondaient de leur mieux avec leurs chassepots. Une distance de six à sept cents mètres les séparait.

Dans la nuit du 30 décembre, la compagnie étant de grand garde entre la Grange-Ory et le parc d'artillerie, reçut l'ordre d'exécuter une reconnaissance sur le village de Bagnaux, de fouiller toutes les maisons situées de notre côté et de les créneler.

La terre était couverte de neige. Le commandant Delamarche ordonna à ses hommes de se couvrir avec leurs couvertures blanches afin que leur marche fût mieux dissimulée aux yeux de l'ennemi. Nos volontaires de Montrouge avaient ainsi l'air d'Arabes enveloppés dans leur burnous.

Pour arriver au village, on se dissimula au milieu des carrières qui sont creusées en grand nombre dans le pays. On marcha avec les plus grandes précautions et on atteignit les premières maisons du village, qu'on fouilla de la cave au grenier sans trouver un seul Allemand.

Les volontaires s'attendaient à surprendre les sentinelles ennemies, quand, à cent cinquante mètres de l'église, les aboiements de chiens de haute taille dénoncèrent leur arrivée aux Prussiens. La fusillade ne se fit pas attendre; les sentinelles qui se repliaient en entraînant leurs chiens dressés à la chasse du Français, déchargeaient leurs Dreysses sur les nôtres tout en regagnant le gros de leurs forces établies à l'autre extrémité du village.

Les volontaires restèrent à Bagnaux une partie de la nuit à protéger les sapeurs qui crénelaient les murailles. L'ennemi, croyant sans doute à une attaque sérieuse, attendit sur le qui-vive et resta coi.

Le but de la reconnaissance étant atteint, on regagna Cachan, espérant que cette reconnaissance n'était que le prélude d'une affaire sérieuse.

Le jour de l'action n'est sans doute pas éloigné.

MAXIME VAUVERT.

SCÈNES DE LA VIE DE SIEGE

LES THÉÂTRES

Le paisible Odéon a reçu sa part d'obus. Qui s'y serait attendu: l'Odéon bombardé! Ce temple du silence et de la tragédie, de l'engelure et de la tirade, des pompiers engourdis et des succès d'estime! L'Odéon devenu un point de mire pour les Prussiens! — Ombre de Lireux, qu'est-ce que tu as dû penser, toi le plus fantaisiste des directeurs de théâtres! Ce bombardement inattendu, tu l'auras affiché en lettres gigantesques pour attirer ton public rebelle et folâtre, ton public des écoles. Le « *Il y aura des obus* » aurait remplacé pour toi le « *On fera de la musique* » des soirées bourgeoises. A la faveur de ce formidable appât, ô Lireux, tu aurais transformé en événement une pièce nouvelle de M. d'Epagny ou même une simple reprise de Piccard ou de Patrat.

L'Odéon bombardé! bombardé en même temps et au même titre que le Jardin des Plantes! Ces deux refuges, ces deux sanctuaires, que leur mystérieuse majesté avait protégés jusqu'à cette heure! Tirer sur M. Geoffroy Saint-Hilaire et sur M. de Chilly, sur la girafe et sur le *Passant*, sur des oiseaux et sur des alexandrins! Briser des serres, incendier des répertoires! Est-ce croyable? Il faut qu'il y ait là-dessous quelque vengeance secrète, — et qu'un général allemand, doublé d'un poète malheureux, ait eu jadis un drame refusé par la direction de l'Odéon.

Et voilà la seule nouvelle théâtrale importante de la semaine.

BORDEAUX

Une partie du Gouvernement réside en ce moment à Bordeaux. La noble ville doit en recevoir une extrême animation.

Bordeaux! ce nom éveille immédiatement une idée de grandeur, de magnificence, d'orgueil. Une forêt de mâts et de pavillons se dresse tout à coup aux regards; on aperçoit de vastes rues, bordées de maisons hautes, larges, imposantes, sculptées avec faste, et qui sont les hôtels d'une aristocratie commerciale. Il semble qu'on connaisse Bordeaux avant de l'avoir vu; c'est une des villes qui réalisent le plus complètement l'idée qu'on s'en est formée.

Dès le quatrième siècle, Bordeaux avait rang

quelque temps j'espère qu'ils n'en auront plus qu'un.

L'abbé s'agitait en faisant la grimace.

— Mon colosse n'est encore qu'au berceau, mais il est certain qu'il ne peut manquer d'atteindre graduellement au développement gigantesque préparé par mes soins.

L'abbé piétinait.

— Je vous en prie, docteur, laissez là votre colosse et vos cyclopes, et songez à ce qui m'amène.

— Volontiers.

— D'abord, sortons d'ici.

— C'est ce que j'allais vous proposer, dit le médecin en soulevant une trappe.

— Qu'est-ce que vous faites donc? demanda l'abbé étonné.

— J'ouvre la porte de sortie, venez.

— Où cela?

— Venez, vous dis-je; il vous reste encore d'autres choses à connaître.

— Mais, docteur, vous me menez à la cave.

— Je le sais bien. Venez toujours.

Poussé par la curiosité, l'abbé se décida à le suivre, bien qu'en grommelant.

— A quoi diable aboutiront tous ces préliminaires? pensait-il.

Ils descendirent ainsi au fond d'un caveau assez bas, mais spacieux et frais, et qui était éclairé par deux soupiraux ouvrant sur le quai.

Cette fois, ce fut une odeur de comestibles qui s'empara de l'appareil olfactif de l'abbé.

Cette cave n'était en effet qu'un véritable garde-

manger. D'énormes fromages hollandais et normands en garnissaient les parois; des buissons d'artichauts s'échafaudaient dans les angles; on remarquait, pendus par les pieds, deux ou trois coqs.

Le reste des provisions se composait de fruits secs et de salaisons, telles qu'anchois de Nice, olives du Var, morues vertes et harengs de Flandre.

— Diantre! docteur, s'écria l'abbé, il paraît que vous apportez des soins tout particuliers à votre nutrition.

— Oh! oh! ce n'est pas pour moi, dit le docteur Meister avec un rire d'humilité.

— Et pour qui donc?

— C'est pour mes mégalanthropogénésiens.

— Comment dites-vous cela?

— Je dis mégalanthropogénésiens... de mégalanthropogénésie ou l'art de procréer de grands hommes.

— Vous procréez des grands hommes?

— Certainement.

— Mais encore, dans quel genre?

— Dans tous les genres, et au choix. Voulez-vous des mégalanthropogénésiens guerriers ou savants, un Alexandre ou un Newton? Je peux vous en montrer. J'ai des mégalanthropogénésiens musiciens et poètes, sculpteurs et peintres, navigateurs et médecins. Tel que vous me voyez en ce moment, je m'occupe de former un mégalanthropogénésiens de l'ordre des voleurs ou bandits, destiné à lutter avec les modèles du genre, et qui surpassera un jour, j'en suis certain, les plus célèbres malfaiteurs, tels que Mandrin et Cartouche. Mais,

comme vous le pensez bien, ceci n'est qu'un pur article de curiosité et de fantaisie.

— Je comprends, dit l'abbé, qui ne comprenait pas du tout.

— Prévenez-moi lorsque vous désirerez avoir un mégalanthropogénésiens.

— Je vous remercie!

— Ou une mégalanthropogénésienne.

— Fort bien.

— Il ne s'agit que de faire suivre au sujet un régime dont je possède seul le secret, et pour la composition duquel sont rassemblées et fréquemment renouvelées les provisions que vous voyez ici.

Pendant que le docteur Meister parlait, l'abbé le regardait dans les yeux, étourdi de ce qu'il entendait, et cherchant vainement son chemin au milieu de ces paroles entrelacées et déraisonnables. A la fin, il se fatigua de prêter son attention à ces sornettes, et frappant du pied sur le sol gras et noir du caveau:

— Au nom du ciel, docteur, quittez pour un instant vos dissertations! Venons-en au but. Vous m'avez donné un rendez-vous, me voici. Causons de ce que vous savez.

— Je ne fais pas autre chose, dit le savant avec une douce simplicité.

— Comment cela?

— Je veux vous faire participer à l'œuvre immense et glorieuse des mégalanthropogénésiens dans la limite de vos moyens pécuniaires, c'est-à-dire en vous instituant le banquier de cette entreprise scientifique. Qu'en pensez-vous?

parmi les villes célèbres. Son enfant, le poète Ausone, devenu consul à Rome et gouverneur du fils de l'empereur Valentinien, parle d'elle en ces termes : « Depuis longtemps je me reproche un impie silence, ô ma patrie, toi grande par Bacchus (vous voyez, déjà !), illustre par tes fleuves, tes grands hommes, les mœurs et l'esprit de tes citoyens, et la noblesse de ton sénat ! »

Il trace ensuite un tableau de Bordeaux, plein de lignes majestueuses : « Bordeaux est le lieu qui m'a vu naître ; Bordeaux, où le ciel est élément ; où la terre, fécondée par l'humidité, prodigue ses largesses ; où sont les longs printemps, les rapides hivers et les coteaux chargés de feuillage. Son fleuve qui bouillonne imite le reflux des mers. L'enceinte carrée de ses murailles élève si haut ses tours altières, que leurs sommets aériens percent les nues. On admire au dedans les rues qui se croisent, les maisons bien alignées et la largeur des places ; puis les portes qui répondent en ligne directe aux carrefours, et, au milieu de la ville, le lit d'un fleuve alimenté par des fontaines. Lorsque le père Océan l'emplit de son reflux, on voit la mer tout entière s'avancer avec ses flottes. »

A part les hautes murailles dont il ne reste aucun vestige, on pourrait croire ce tableau signé d'hier.

Mais ce n'est pas le Bordeaux d'Ausone que je prétends évoquer, — non plus que le Bordeaux de Huon, du prince Noir ou des deux Sourdis. Peut-être aurais-je aimé à m'arrêter sur la période brillante du gouvernement du duc de Richelieu, et, le loisir aidant, j'aurais essayé de reconstruire une société bordelaise toute d'opulence et d'éclat....

Du plus loin qu'il m'en souviennne, je revois un Bordeaux que j'appellerai le *Bordeaux gascon*, et dont les traces n'existent plus guère. Je revois des femmes d'une haute stature, couronnées de coiffes géantes, droites et carrées ; ce sont les matrones du Grand-Marché et du marché des Récollets. Ces amazones de la marée parlaient un patois vivement accentué, qui me fut toujours singulièrement agréable et où revenait souvent le fameux *quésaco*. En ce temps-là, on avait les oreilles si généralement frappées par ce patois que tout le monde le comprenait, — si tout le monde ne le parlait pas. Elles ont disparu peu à peu les grandes coiffes : les dernières s'étaient réfugiées autour de l'église Saint-Michel, ce quartier de la vieille artisanerie. C'était là aussi qu'il fallait aller chercher ces grisettes dont la réputation fut pendant si longtemps européenne, ces jolies filles qui faisaient une population à part dans la population ; race fine, petite, brune, aux cheveux

lisses sur le front et au chignon enveloppé dans un foulard de couleur éclatante.

Voilà pour mon *Bordeaux gascon*, quant aux costumes et au langage.

Les rues, les édifices, à présent transformés et qui se lient à la même époque, ne sont pas moins présents à ma mémoire. Sans remonter au Tourny planté d'arbres et dont la physionomie offrait, à ce qu'on rapporte, un caractère autrement amusant que de nos jours, — je puis accorder un regret au Jardin Public que j'ai vu si ombreux, si solennel, avec ses tilleuls centenaires, ses taillis profonds, ses pelouses et sa terrasse d'un si noble style. Je ne prends pas aussi facilement mon parti de la métamorphose de la rue Sainte-Catherine, « cette principale artère de la cité. » La rue Sainte-Catherine actuelle porte dans son long parcours l'empreinte de l'esprit moderne, froidement pratique et ingénument positif, l'esprit d'un siècle sans architecture, ce qui sera la grande insulte que l'on jettera plus tard au dix-neuvième siècle.

L'ancienne rue Sainte-Catherine était tortueuse, sombre, étroite ; elle changeait dix fois de physionomie et de nom dans sa route, et jouant des coudes à droite et à gauche, elle débouchait sur les fossés des Carmes, qu'elle traversait. Elles'enfonçaient alors dans le quartier israélite, et s'intitulait la rue Bouhaut.

— Oh ! ce quartier et cette rue ! je voudrais rendre l'impression étrange qu'ils m'ont laissée ; je voudrais donner une idée de ces grandes maisons sévères, aux portes toujours closes, aux cours à galeries superposées et ouvertes. Le bas de ces maisons était presque uniformément occupé par des boutiques de marchands d'habits, de ces boutiques encombrées et profondes où les juifs excellent à faire la nuit. Des noms d'origine espagnole ou portugaise s'élevaient sur les enseignes : Chimène, Léon, Mendès, Rodriguez, Nunez, Lopez, Diaz, etc.

Chaque maison était exhaussée de cinq ou six marches sur lesquelles jouaient et criaient des enfants singulièrement nombreux. Toute une population reconnaissable à ses yeux perçants, vieillards à barbe blanche, jeunes filles à chevelure noire, se pressaient, circulaient dans cette rue Bouhaut, appelée familièrement par ses habitants eux-mêmes *le canton ou la nation*, et qui était le centre du quartier israélite, si considérable et si important à Bordeaux, à toutes les époques.

Au bout de la rue Bouhaut était la place Saint-Julien, où avaient lieu les exécutions capitales. Ce théâtre sanglant faisait le pendant du magnifique Grand-Théâtre, situé à l'autre extrémité de la rue Sainte-Catherine.

On a tout dit sur le Grand-Théâtre de Bordeaux, sur cette majestueuse œuvre d'art dont l'édification dura sept ans, et dont l'architecte Louis mourut à l'hôpital. Je ne m'y arrêterai donc pas ; mes souvenirs m'ont déjà entraîné bien loin. Que voulez-vous ? Je cherche tous les moyens d'échapper à l'horrible obsession du siège.

J'ai commencé cet article sur Bordeaux par une page d'un poète, Ausone ; je le finirai par une page d'un autre poète, Hégésippe Moreau :

Bordeaux, paradis de mes anges,
Olympe de mes dieux, Bordeaux,
J'irai te chanter mes louanges.
La besace homérique au dos !
Sur le grand chemin noir de pluie
Qu'un blanc rayon tombe et l'essuie,
Et demain, troubadour piéton,
Dans la haie aux grappes vermeilles
Où dansent mes sœurs les abeilles,
J'irai me tailler un bâton.

Humble oiseau, ma voix tremble : il neige ..
Belle veuve du beau Ducos,
Pour dire tes gloires que n'ai-je
Un luth fécond en mille échos !
Ve s ta rive qu'il a choisie,
Tout mon fleuve de poésie
Bondirait, dévorant ses bords,
Et chaque vague, chaque rime,
Bordeaux, ferait le bruit sublime
Que fait l'Océan dans tes ports !

Les deux poètes, à travers les siècles, se sont rencontrés dans la même image, rendue chez tous les deux avec une égalité de mouvement et d'éclat.

CADEAUX DE CIRCONSTANCE

A madame ***

Dans cet écrin, je vous envoie
Un fragment de pâté de foie,
Merveilleusement retrouvé
Et conservé.

Hem, une mince rondelle
D'une attrayante mortadelle,
Qu'à l'étalage de chevet
Mon œil couvait.

Puis, sous un fin papier de soie,
Quatre pommes de terre, ô joie !
Mieux qu'oranges de Portugal,
Friand régal !

Hélas ! hélas ! le poisson mar que :
Avec tout l'argent de la Banque
On ne trouverait chez Chabot
Pas un turbot.

Pourtant j'ai, ce matin, aux halles,
(Sonnez, trompettes triomphales !)
Mis sur un morceau de Mondor
Un monceau d'or.

Et il se campa sur ses hanches comme un homme content de lui-même.

L'abbé ne répondit pas, mais il fit entendre un gémississement plaintif.

— Eh bien ? reprit le docteur Meister, qui attendait une réponse.

— Si nous sortions de cette cave ? murmura son interlocuteur.

— Pas encore ; mais asseyez-vous sur ce fromage.

L'abbé s'assit sur un fromage.

Il avait l'air d'un patient.

Il n'écoutait plus.

— J'ai besoin de beaucoup d'argent pour mes expériences, dit le médecin.

— Encore une fois, docteur, vous en aurez ; je vous en ai apporté ; mais exécutez-vous, de grâce.

Meister tira avec effort un papier de sa poche.

— Vous trouverez là, dit-il, un dessin et des instructions écrites.

— Enfin !

— C'est le résultat de plusieurs années de travaux et d'essais ; aujourd'hui, ma machine est arrivée à son degré de perfection ; sa portée sera terrible sur un champ de bataille.

— Sur un champ de bataille... ou ailleurs, murmura l'abbé, absorbé dans l'examen de ce document.

— Comment, ailleurs ? s'écria le docteur Meister avec un sursaut.

— Que vous importe ?

— Cela m'importe beaucoup, diable ! Je n'ai travaillé qu'en vue de la guerre et dans le but d'arriver à sa disparition totale dans un temps donné, en

exagérant la puissance de ses moyens de destruction. J'avais pensé d'abord à proposer mon invention à Bonaparte, mais vous m'en avez détourné.

— Il n'en profitera pas moins, dit l'abbé.

— J'ai été heureux de vous donner la préférence, continua le docteur, car vous êtes un de mes confrères, monsieur l'abbé ; je sais vos brillants ouvrages...

— Chut ! chut !

— Tant de modestie...

— Brisons là, dit l'abbé ; j'emporte votre dessin pour l'étudier ; en attendant, voici un à-compte de deux cents louis ; prenez-le, et puisse cette somme doter la France d'un couple ou deux de mégalanthropogénésiens !

— Deux cents louis !

Le docteur Meister tenait le rouleau d'ordans sa main. Il le regardait, il le soupesait. Il s'en méfiait aussi. Chez les gens honnêtes, l'argent gagné trop facilement épouvante. Ses yeux exprimaient une crainte enfantine, et le tremblement de ses lèvres trahissait une lutte intérieure.

— Deux cents louis ! répéta-t-il.

— Le reste vous sera compté après l'essai de la machine.

Le docteur Meister passa lentement la main sur son front.

— Ecoutez-moi, dit-il d'une voix émue ; je vous ai dévoilé mes travaux, je vous ai raconté mes espérances. La science n'a pas, je crois, de disciple plus zélé que moi, d'adorateur plus enthousiaste. L'argent que vous m'offrez, je l'accepte avec grati-

tude... mais je le refuserais sans hésitation s'il devait être le prix d'un attentat ou d'une vengeance particulière.

L'abbé eut un haussement d'épaules.

— Que vous êtes enfant ! lui dit-il.

Et, se levant, il se dirigea vers la porte du caveau.

Le docteur Meister le suivait en joignant les mains.

— Promettez-moi au moins que ma machine ne sera tournée que vers les ennemis de ma patrie.

L'abbé réfléchit un instant.

— Vers les ennemis?... Oui, je vous le promets, dit-il ; et maintenant, docteur, remettez-moi dans mon chemin.

— Volontiers.

Tous deux repassèrent par le laboratoire et par la bibliothèque, et ils se retrouvèrent dans la boutique du quai des Augustins.

Là, avant d'ouvrir la porte de la rue, le docteur Meister se retourna une dernière fois vers son visiteur.

— J'ai votre promesse, dit-il encore anxieusement.

— Soyez donc tranquille. A revoir, docteur.

— A revoir, monsieur l'abbé.

En écoutant s'éloigner le bruit de ses pas, le bon Meister s'écria en levant les yeux vers le ciel étoilé :

— O mégalanthropogénésie ! que tu me coûtes de sacrifices !

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

Voilà votre menu, mignonne,
Peu digne de votre personne;
Plaiguez-vous, fille de Boucher,
A mon boucher.

Je pourrais y joindre autre chose;
Mais à votre air, je le suppose,
Vous n'aimez qu'en poudre le riz,
Charmante Iris!

MADemoiselle
LA GELÉE

Les gardes nationaux de service au bastion s'approchèrent d'une petite marchande de pain d'épice qui criait sa marchandise, les pieds dans la neige, et qui essayait de réchauffer ses mains sous un châle en lambeaux.

— Achez du pain d'épice! Brrr..... du bon pain d'épice! Brrr.....

— C'est mademoiselle la Gelée, je la connais bien, dit notre lieutenant.

— Le drôle de nom! murmurai-je.

— Il paraît que c'est toute une hisoïre, reprit le lieutenant; mais nous pouvons la lui faire dire. Eh! petite poupée de chapelle d'enfant, voilà un citoyen qui désire savoir pourquoi on t'appelle mademoiselle la Gelée. Raconte-lui donc cela.

— Je veux bien, répondit-elle, à condition que vous m'achèterez de mon pain d'épice.

— Cela va sans dire, prononçai-je.

La petite marchande commença, sans cesser de frotter ses mains.

— Voici ce que c'est. Un jour de Sainte Geneviève, qu'il faisait un froid à couper le visage, comme aujourd'hui, ma mère m'avait envoyée vendre mon pain d'épice devant la porte de Saint-Étienne-du-Mont. J'étais toute transie, parce que mon chaudron s'était éteint. Il y a deux ans de ça, et je ne peux jamais y penser sans grelotter. Brrr..... Ce qui fait que j'avais quinze ans, car j'en ai dix-sept du mois dernier, mais j'étais fraîche alors comme de la salade de mâche, si bien que les hommes me reluquaient, cela n'est pas pour dire. Par exemple, ce jour-là, ils ne s'arrêtaient guère autour de mon étalage, car il faisait un temps à ne pas mettre dehors le cousin de mon chien. Brrr..... Avec ça que la nuit arrivait avec ses grandes jambes noires, et que la neige commençait à tomber, brin à brin, comme de la charpie. Le suisse de Saint-Étienne, qui est un bel homme, était venu fermer les portes de l'église après m'avoir souhaité une bonne nuit...

Ah bien! oui; moi, il fallait que je demeure pour attendre ma mère, à preuve qu'elle m'avait donné une petite chandelle que j'essayai d'allumer plusieurs fois, mais que la neige éteignait toujours...

Alors, j'eus l'invention d'aller me mettre sous le bec de gaz, et de crier bien fort, puisqu'on ne me voyait plus: « Pain d'épice! Achetez du bon pain d'épice! »

— Et il passait du monde? demandai-je.

monsieur Baptiste. — Voulez-vous venir vous dégourdir un petit instant chez le marchand de vins de la place? — Vous êtes bien honnête, monsieur Baptiste, que je lui répondis malgré moi; mais ma mère m'a dit de rester, voyez-vous; ainsi sans rancune; à une autre fois! » Et je me remis à crier: « Pain d'épice! qui est-ce qui veut du pain d'épice? » Pourtant, mes pieds devenaient de glace. Brrr...

— Combien de temps restâtes-vous donc là? dis-je à la petite marchande, dont le récit me faisait mal.

— Ma foi, à dix heures, je ne me sentais plus de nulle part; ma mère m'avait oubliée en buvant sa goutte au Vieux-Chêne... Tout ce que je sais, c'est que lorsque je me réveillai au milieu de la nuit, couchée tout de mon long sur le trottoir, j'avais une belle robe blanche qui m'avait été cousue par la neige pendant mon sommeil. J'en fus malade tout un mois, et depuis, j'ai toujours conservé une grande peur de la neige et de l'hiver. Brrr... Voilà pourquoi les fumeurs du quartier Saint-Marcel ont pris l'habitude de ne plus m'appeler que M^{lle} la Gelée.

CH. MONSELET.

LES MÉMOIRES
DE LA
RÉPUBLIQUE

POISSONNIER-DESPERRIÈRES

Avec de beaux faits de guerre, avec des grades importants conquis de très-bonne heure, avec toutes les qualités nécessaires pour faire son chemin, le général Poissonnier-Desperrières vit sa fortune compromise sous tous les régimes. La République le mit en prison, le Directoire l'eut pour ennemi, l'empire le tint en disgrâce et la Restauration ne fit rien pour récompenser une fidélité qui l'avait compromis sous les régimes précédents. A breuvé de dégoûts et d'humiliations de toutes sortes, il voulut prendre le public à témoin de l'injustice des gouvernants, il écrivit, vers 1824, sa *Vie politique et militaire*.

En lisant cette biographie, ou plutôt ce plaidoyer, on ne tarde pas à deviner la cause de tant de déboires. Poissonnier-Desperrières manquait évidemment de tact, et il était maladroit jusque dans l'exercice de ses vertus. Deux faits vont nous le prouver.

Le premier date du temps où il commandait à l'armée de la Moselle le camp de Blaise-Castel.

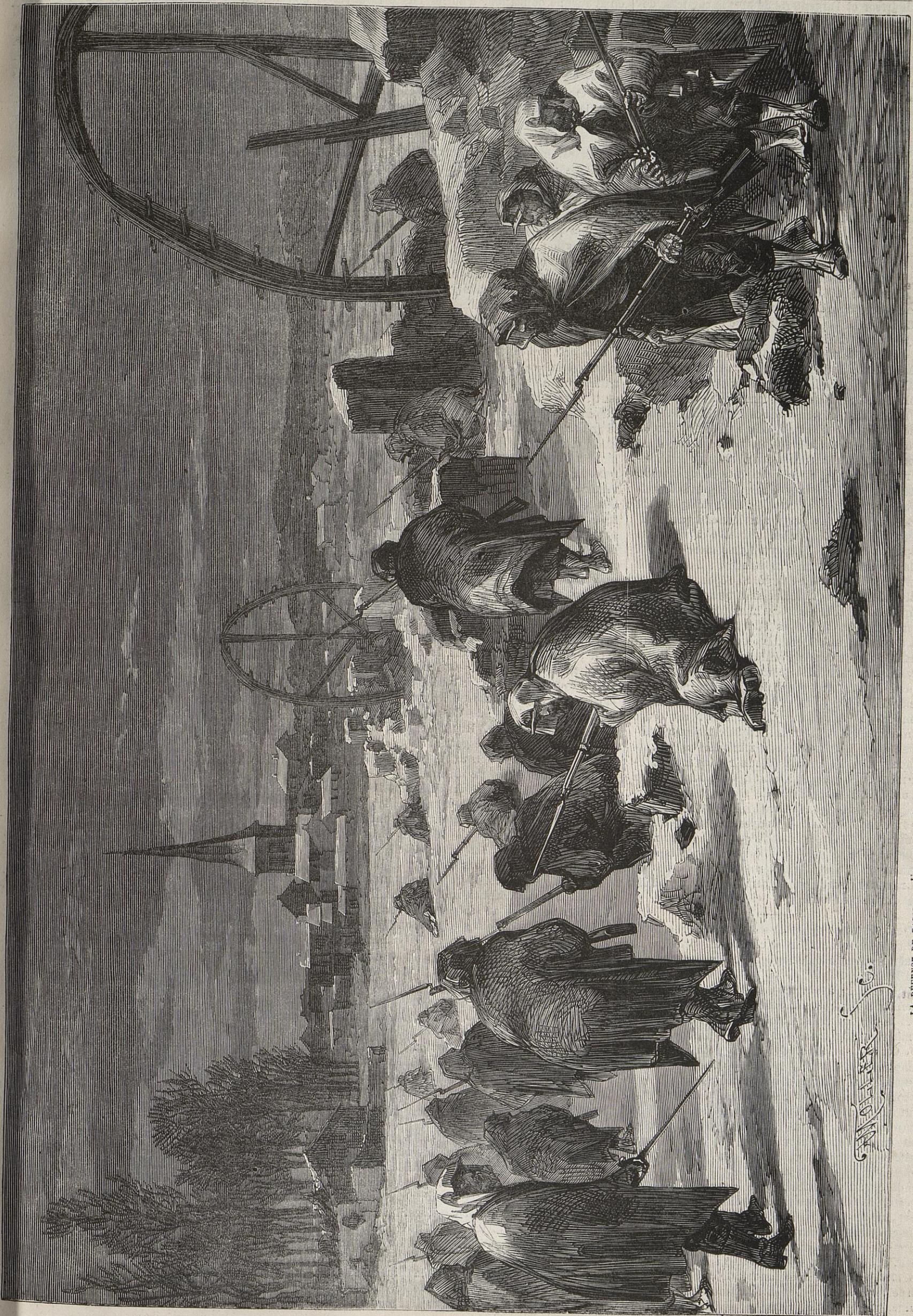
« Quelques jours après mon arrivée, un particulier se présente, et demande à me parler en secret; c'était le maître maçon qui avait caché dans le châ



VERCINGÉTORIX ET JEANNE D'ARC.

Projet de monument par M. Émile Chatrousse, sculpteur. — (Dessin de M. G. Janet.)

— Pas l'âme d'un juif, mon cher monsieur! et c'est ce qui me désolait, car je sentais mes lèvres se fendre et mes yeux se remplir d'eau; et puis j'avais l'onglée si fort, si fort, que j'aurais pu me couper les doigts avec les dents sans rien sentir du tout. Brrr... Ne voilà-t-il pas cependant, sur les huit heures, que je vois venir M. Baptiste, le cocher, grimpé sur sa voiture, avec ses gros gants fourrés et sa grosse couverture sur les genoux, qui me regarde et qui me dit: « Tout de même, vous ne devez pas avoir chaud, la belle? — Non,



G. LAFAYETTE

LA DÉFENSE DE PARIS. — Une reconnaissance à Bagneux par les volontaires de Montrouge, le 30 décembre. — (Dessin de M. Lançon.)

légour
 ns de la
 aptiste,
 ere m'a
 ; à une
 'épice!
 urtant,

 à? dis-
 it mal.
 à dix
 ne sen-
 e part;
 it ou-
 nt sa
 k-Chè-
 que je
 or-que
 au mi-
 ouchée
 ng sur
 is une
 ne qui
 ue par
 t mon
 is ma-
 ois, et
 jours
 rrande
 e et de
 Voilà
 ueurs
 -Mar-
 bitude
 ppeler
 e.
 ELET.

 ES

 UE

 IÈRES
 faits
 os gra-
 con-
 bonne
 es les
 saires
 emin,
 nner-
 a for-
 sous
 s. La
 it en
 toire
 emi,
 n dis-
 aura-
 pour
 fidé-
 com-
 régi-
 A-
 ts et
 e fou-
 ulut
 ic à
 astice
 , il
 , sa
 mati-

 oyer,
 dé-
 dem-
 dans
 is le

 ait à

 ulier
 , c'é-
 châ

teau le trésor et l'argenterie de M^{me} la comtesse de la Layen; il offrait, moyennant la rétribution de 24,000 fr., de défaire ce mur, et de mettre à ma disposition tout ce que cette cachette renfermait, et qu'il estimait à près de 500,000 fr., observant que le château, dont on avait enlevé tous les fers, menaçait ruine (en effet, par ordre des représentants, balcons et ferrures avaient été enlevés, et le château était destiné seulement au fourrage et à la sûreté des prisonniers), que ce trésor ne pouvait tôt ou tard manquer de devenir la proie des troupes françaises ou de l'ennemi; je me bornai à lui faire sentir combien, ayant eu la confiance de ses maîtres, sa conduite était coupable; je lui défendis de parler à qui que ce fût, sous peine de la vie, de ce qu'il m'avait dit, lui déclarant que, s'il lui échappait un mot, je le ferais arrêter, et je le livrerais aux autorités de son pays; après quoi je le congédiai. Quand je quittai Blise-Castel, le trésor intact était toujours là.

Une autre circonstance est relative au bourgmestre de Blise-Castel: c'était un père de famille chez qui je prenais mes repas, en payant, et dont je n'avais que lieu de me louer. Un jour il m'arrive une dépêche de M. de Schönbourg par un adjudant-général portant moustaches, chapeau ciré, l'un de ces révolutionnaires dont on commençait à empoisonner nos armées, et dont l'éducation militaire a tant coûté de sang à la France; j'ouvre cette dépêche, et je vois qu'elle est relative à ce bourgmestre, dont on m'ordonne l'arrestation, pour l'envoyer au tribunal révolutionnaire sous la conduite de cet officier. La terreur s'établissait en France d'une manière effrayante, et commençait ces horribles ravages dont quelques individus ne se ressouviennent pas assez, puisqu'ils voudraient nous ramener à ces bons temps. Obéir, c'était l'envoyer à une mort certaine. Je demandai à l'homme à moustaches s'il connaissait la mission dont il était chargé. Sa réponse fut affirmative. Je n'avais auprès de moi que mon aide de camp Urbain, lieutenant de hussards et excellent officier, dont les principes étaient en tout conformes à ceux de son général. Lecture faite, tout haut, de la dépêche, je donnai l'ordre à cet officier de monter au camp, d'en faire descendre cent cinquante hommes d'infanterie et trente chevaux, pour bien cerner la maison, et empêcher que l'homme réclamé ne pût échapper; j'accompagnai cet ordre d'un coup d'œil que le bon Urbain comprit parfaitement; et, pour arrêter le commissaire adjudant-général, je lui fis servir à déjeuner dans mon cabinet même. Urbain part aussitôt, se rend à pied chez le bourgmestre, le prévient de ma part que les ordres sont venus pour le faire arrêter, qu'il va monter au camp chercher les troupes à l'effet de cerner sa maison: il l'engage en conséquence à profiter du moment pour se sauver, à éviter les postes qu'il connaît, et à passer de l'autre côté; il ajoute qu'il n'a rien à craindre pour sa famille, que c'est à lui seul que l'on en veut.

Quelque temps après, c'est la dame au trésor qui, par un hasard singulier, se charge d'apprendre au général que son étourderie a été aussi grande que son honnêteté.

Poissonnier l'avoue lui-même en ces termes:

«A Francfort, à un grand souper auquel je fus invité, chez M. Schouartz, allié de la famille de ma femme, il m'arriva une chose qui mérite d'être rapportée.

«On a vu qu'en 1798, lorsque je commandais le camp de Blise-Castel, je refusai le trésor de M^{me} la comtesse de La Layen, et que je contribuai à sauver le bourgmestre qui devait être arrêté pour être conduit au tribunal révolutionnaire. Au souper, je fus placé en face de M^{me} de La Layen; la manière dont cette dame m'observait me donna le désir de connaître son nom; ayant appris que c'était la personne à laquelle, sans la connaître, je croyais avoir rendu quelques services, après le souper, je m'adressai de lui rendre mes devoirs: «M^{me} la comtesse, lui dis-je, me permet-elle de lui demander si elle a été assez heureuse pour sauver l'argent et l'argenterie qu'elle avait fait murer dans son château, et qu'un agent indiscret tint à ma disposition en 1793, quand je commandais le camp de Blise-Castel?» — «J'ai su, monsieur, me répondit cette dame, que vous aviez refusé cet argent; je ne vous

en ai aucune obligation, d'autres l'ont pris, et j'aimerais autant que vous l'eussiez.» — «Madame la comtesse n'ignore sûrement pas à qui son pauvre bourgmestre doit la vie?» — «A vous, monsieur; mais tant pis, c'est un fripon qui servait les deux partis; vous eussiez aussi bien fait de le laisser pendre.» On sent quel fut mon désappointement à de pareilles répons; il fut tel que je cessai toute conversation avec la comtesse.»

Mais revenons aux faits d'un intérêt plus général. Poissonnier en rapporte plusieurs qui pourraient fournir matière à de singuliers rapprochements. Celui-ci remonte à l'année 1789, où il commandait à Paris un corps de canonnières volontaires.

«C'est pendant les premiers mois qui suivirent l'organisation provisoire de ces canonnières qu'il m'arriva une de ces scènes révolutionnaires qui prouvent jusqu'à l'évidence à quel point les pouvoirs étaient alors confondus, et combien étaient folles et exagérées les prétentions des individus qui se formaient en réunions patriotiques. Le fait mérite d'être rapporté.

«Le prêt des canonnières se faisait tous les cinq jours, comme celui des compagnies soldées des districts, sur un contrôle nominatif des hommes présents, lequel était signé du commandant. Quelques canonnières, désirant doubler leur paye, avaient été se présenter dans d'autres sections, s'y étaient fait inscrire, et, après avoir touché la paye aux canonnières, allaient la recevoir à leur nouvelle compagnie. Mais cet abus, qui, en leur imposant de nouveaux devoirs, les mettait dans le cas de manquer aux appels, ne pouvait exister longtemps: j'en fus instruit, et, ne voulant pas me compromettre, je m'empressai d'en rendre compte à M. de Lajard, adjudant-général de la garde nationale, chargé du détail. Nous convinmes ensemble que le prêt se ferait, jusqu'à nouvel ordre, journellement, au lieu de se faire pour cinq jours. Cette nouvelle disposition, qui contrariait les coupables, leur causa un mécontentement qu'ils mirent leur soin à rendre général; aussi la fermentation fut-elle à son comble. Les instigateurs firent rappeler dans la caserne; ils voulaient que les canonnières se rendissent à l'Hôtel-de-Ville; mais le bon esprit de ceux-ci l'emporta, et ce fut en vain qu'informé de ce qui se passait, je me rendis à l'Hôtel-de-Ville, près de M. de Lajard, pour les recevoir. Rentré le soir, je me fais rendre compte par les sergents-majors de ce qui s'est passé; je demande si l'on a pris les noms des chefs d'émeute. Sur la réponse affirmative, j'ordonne que l'on rappelle à six heures du matin; que l'on assemble les compagnies; ce qui ayant eu lieu le lendemain, je leur expose les motifs qui ont forcé ces nouvelles dispositions, qui, d'ailleurs, ont été prises d'accord avec l'autorité supérieure. Je leur fais sentir l'inconvenance de leur conduite de la veille; je félicite les canonnières d'être revenues aux principes de discipline qui constituent les bons soldats; j'ordonne la punition du sergent, du caporal, et de trois canonnières qui avaient provoqué le murmure, je les fais conduire à l'Abbaye, et, comme ce n'est jamais en vain que l'on parle le langage de l'honneur aux bons soldats et qu'on leur expose franchement la vérité, tout rentra bientôt dans l'ordre. Mais les hommes punis, qui sûrement avaient leurs instructions secrètes pour semer le trouble, s'adressèrent au fameux district des Cordeliers, lequel députa près de moi des commissaires pour réclamer leur sortie. Je m'amusai fort d'une pareille ambassade; et cependant, comme ces commissaires se présentèrent sous les formes les plus honnêtes; je consentis à entrer avec eux en pourparler, bien résolu de ne rien céder à des prétentions ridicules. D'abord, je contestai l'autorité du district; j'établis en principe que je ne devais rendre compte de ma conduite qu'à M. de Lafayette; ensuite je racontai les faits, les motifs d'ordre qui m'avaient fait agir; je fis sentir la nécessité de maintenir la discipline, et je conclus à ne rien changer à mes dispositions. MM. les commissaires, fort honnêtes gens dans le fond, qui sentaient l'inconvenance de leur mission et la justesse de mes observations, étaient fort embarrassés: ils finirent par convenir qu'ils avaient plus qu'une mission, qu'ils avaient des ordres de ne revenir qu'après les mises en liberté, et que mon refus allait

non-seulement les compromettre, mais les mettre dans le cas d'être fort mal reçus. Aussi touché de leur position qu'indigné des prétentions du district qui s'érigait en souverain, je leur proposai de soumettre la question aux canonnières, et que la majorité en déciderait. C'était risquer mon autorité; mais j'étais tellement sûr du bon esprit qui animait les canonnières, que je ne redoutais aucune chance. La proposition fut acceptée avec reconnaissance, elle couvrait la responsabilité des commissaires. Les ordres aussitôt sont donnés: les canonnières assemblées se rendent, sans armes, à l'Hôtel-de-Ville, conduits par les officiers qui ont ordre de ne rien dire, de les placer dans la cour, et de prévenir seulement M. de Lajard. Quant à moi, je monte en voiture avec les commissaires.

«Rendu à l'Hôtel-de-Ville, le cercle est formé; j'y entre avec M. de Lajard et les commissaires. Les faits posés: «Que ceux, leur dis-je, qui sont jaloux de maintenir la discipline, et qui pensent que la punition que j'ai infligée est juste et méritée, passent à droite; que ceux qui sont d'un avis contraire passent à gauche.» Tous les canonnières se précipitent à droite; un sergent, un caporal seuls passent à gauche: indignés de se voir abandonnés, non-seulement ils apostrophent leurs camarades, mais, dans leur colère impuissante, ils s'oublient au point de manquer à leur chef.

«Sans plus m'émouvoir, j'appelle les cavaliers de maréchaussée présents; je leur ordonne de saisir les coupables, de les conduire dans une voiture à l'Abbaye: ce qui eut lieu à l'instant; et me tournant vers MM. les commissaires: «Vous voyez, messieurs, ajoutai-je, à quoi mène une démarche inconsidérée. Le district des Cordeliers s'est mêlé d'une affaire qui ne le regardait pas; il a voulu empiéter sur les droits du commandant en chef, qui cependant réunit la confiance générale. Il vous est aisé de juger quels auraient pu être les résultats de votre demande, si ces braves gens n'étaient animés d'un aussi bon esprit. Retournez vers vos commettants, dites-leur ce que vous avez vu; dites-leur qu'au lieu de cinq soldats punis, il y en a sept; que jamais ils ne rentreront au corps: les uns pour s'être adressés au district, les autres pour m'avoir manqué, et que leur punition expirée, ils seront chassés.» Ces commissaires partirent fort désappointés; ils convinrent que j'avais raison, mais ils avouèrent que le district ne céderait pas.»

LORÉDAN LARCHEY.

(La suite au prochain numéro.)

NOS BONS ALLEMANDS

Ils jettent le masque, rois et ministres, landgraves et margraves, hobereaux et bourgeois, étudiants et diplomates, pasteurs et professeurs, docteurs *in utroque jure*, qui ne reconnaissent plus que le droit-canon. Leur bonhomie et leur prudence, leur candeur et leur rêverie, leur romantisme et leur mysticisme, leurs couronnes patriarcales et leurs lunettes contemplatives tombent pêle mèle à la fois. Ils repaissent ce qu'ils sont, les fils des Huns et des Vandales, les Barbares de Priscus et de Jornandes, disciplinés à la prusienne, mieux armés, mais aussi farouches, n'ayant fait que changer leurs haches fossiles contre des fusils à aiguille, adorant toujours Teutatès qu'ils appellent le «Dieu des armées.»

Il n'est pas jusqu'à leurs femmes et leurs jeunes filles qui ne redeviennent, comme au temps des Cimbres, des furies enivrées de sang. Ces vierges blondes, chantées par leurs poètes, se changent en mégères pour exciter leurs frères et leurs amants à la curée de la France; elles allongent vers le pillage des griffes de harpies. La Marguerite de Goëthe fait place à Marguerite Schneider, fiancée de Jean Dietrick, fusilier de la 7^e compagnie, du 88^e régiment, de la 42^e brigade, de la 21^e division de l'armée allemande, laquelle invite son «bien aimé» à «entrer dans une boutique de bijoutier où l'on pourrait piller.» O maison de Gretchen devenue une cave de recel et de brigandage! Du nid de la colombe sort la Pie voleuse, une paire de boucles d'oreilles au bec.

Ils sont des Barbares et ils s'en vantent. Dans le Walhalla du roi de Bavière, dans ce panthéon tragico-comique érigé aux grands hommes de la Germanie, les bustes d'Alaric, de Genséric et de Totila trônent au premier rang. Ces rois de proie, horreur du monde, exécution de l'histoire, l'Allemagne les glorifie et les canonise; elle les revendique comme ses héros et ses patriarches; elle les encense, de loin aujourd'hui, avec la fumée de ses canons Krupp bombardant Paris. L'Allemagne reprend l'exécution des hautes œuvres de ces bourreaux du vieux monde; elle rentre, avec son artillerie incendiaire, dans la voie scélérate qu'ils lui ont frayée avec la framée et la hache. L'Allemand est fier d'avoir reculé de quinze siècles et d'être redevenu un Germain à l'état sauvage. — Une légende rapporte qu'Attila entendant un ermite l'appeler « le Fléau de Dieu », bondit sur lui-même dans un accès de joie infernale : — « L'étoile tombe, s'écria-t-il, la terre frémit, je suis le Maillet qui frappe le monde! » *Stella cadit, tellus fremit, en ego Malleus orbis!* Les Prussiens de l'armée de Guillaume mettraient la fatuité d'une pirouette dans cette gambade frénétique. Souvenez-vous de ce télégramme apocryphe où ils se donnaient à eux-mêmes le sobriquet de « ces Diables », visiblement ravis de poser en monstres, de jouer aux démons, de recourber en corne satanique la pointe de leur casque. Ainsi faisaient leurs ancêtres qui, masqués de la tête des loups, dont la peau recouvrait leur corps, marchaient en hurlant contre l'ennemi.

Mais, d'une ère à l'autre, les Vandales ont étudié aux universités, pris leurs grades et passé leurs thèses. Ce sont maintenant des Barbares en us, ferrés à glace sur le subjectif et sur l'objectif, sur le Non-Moi créé et mis au monde pour être exterminé par le Moi. Il était réservé à l'Allemagne de montrer au monde les métaphysiciens du meurtre et les pédants du ravage. Cette monstruosité a trouvé sa définition; la *Gazette de Silésie* en a eu l'honneur. « Le Moment Psychologique du Bombardement » est un de ces mots qui résument et caractérisent toute une race. Ineffaçable comme une marque, inexpiable comme la *Racca* hébraïque, il restera imprimé sur sa mémoire et dans son histoire. L'obscur plumitif qui l'a écrit couramment ne se doutait pas qu'il faisait du style lapidaire. Son *lapsus calami* est une formule immortelle. Il croyait noircir du papier et il gravait sur le bronze. Son trognon de plume a pris, à ce moment, l'indélébilité du burin. Némésis lui poussait le coude lorsqu'il a tracé cette ligne vengeresse. Tous les flots d'encre qui coulent de Königsberg à Heidelberg ne par-

viendraient pas à la raturer. « Goddem », selon Figaro, est le fond de la langue anglaise. Le « moment psychologique du bombardement » restera le fond de la langue et du caractère de l'Allemagne prussienne.

Sommes-nous assez loin de cette Allemagne édenique que nous rêvions naïvement, d'après les poètes et les romanciers! Pays nébuleux, paradis de neige, étoilé de *vergiss-mein-nicht*, qui apparut à M^{me} de Staël en extase, où des philosophes, à peine incarnés, conversaient de morale et de métaphysique, comme les Ombres des Champs-Élysées; où des couples mystiques glissaient enlacés, sous un rayon de lune, sur le rythme des valse du *Freyschutz*. L'Allemagne réalisa en effet cette Arcadie légendaire, aux premières années de ce siècle, alors que réduite à l'impuissance politique elle s'était réfugiée dans la poésie comme dans une forêt enchantée. Mais cette vision se dissipa vite : dès 1815, l'Allemagne était redevenue ce qu'elle est au fond : une nation rapace et haineuse, vindicative et grossière, couvant des convoitises sourdes et des rancunes implacables qui n'attendaient que l'occasion d'éclater. Une réaction violente contre son existence poétique la ramenait au culte de la force brutale et de la rapine. De son Age d'or intellectuel elle aspirait à l'Age de fer. — Depuis deux siècles, la Prusse faisait chez elle bande à part. Né par la force et dressé par lui, ce peuple enrégimenté ne connaissait que ses œuvres. Sans imagination et sans enthousiasme, il était inaccessible aux scrupules. Apre au travail, dur à la peine, façonné à l'obéissance, les passions généreuses n'avaient aucune prise sur son égoïsme revêche. Sa discipline inflexible tendait des cadres tout prêts aux ambitions confuses de sa race. Aussi, après quelques tâtonnements et quelques révoltes, avec quelle soumission résolue l'Allemagne s'est-elle rangée sous sa dictature! Elle a abdiqué entre ses rudes mains sa souveraineté spirituelle; elle a jeté aux orties, comme une robe puérile, sa draperie de Muse, pour endosser son roide uniforme. Elle a fait de lui son homme d'affaires et son chef de bandes. Son idéalisme a pris le mot d'ordre du caporalisme qui règne à Berlin. Le même phénomène historique qui entraîna toutes les hordes tudesques autour d'Attila, rallie toutes les populations de l'Allemagne autour de la Prusse. Elle se les est assimilées en les absorbant. La vache maigre de Brandebourg a dévoré les vaches grasses qui rumaient auprès d'elle. Le monstre formé par ces annexions n'a plus aujourd'hui qu'un même appétit et qu'une même fureur.

Cette transformation date de loin et se révélait

par mille signes; mais la France s'obstinait toujours à ne voir l'Allemagne qu'à travers le mirage de ses mélodies et de ses légendes. Les cris de haine de ses Gallophobes nous arrivaient modulés par ses musiciens en soupirs d'amour, les bocages de ses idylles nous masquaient les casernes où elle s'exerçait à nous asservir. Ce qu'il y avait de comique dans le quiproquo, c'était le dépit de ce peuple indigné d'être pris au mot de ses poètes, sentimental sans le savoir et idéal malgré lui. Sa renommée d'ingénuité l'exaspérait jusqu'à la fureur. Cet antre rugissait de colère d'être pris pour une bergerie. Dans la guerre atroce que les Allemands nous font aujourd'hui, il y a la rage des renégats du rêve et des apostats de l'idée.

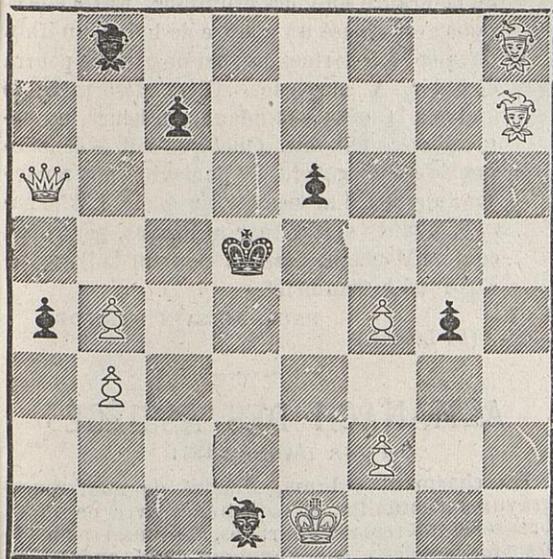
Comme les Barbares voulaient détruire Rome, l'extermination de la France est le but avoué des Prussiens. Ils la décrètent et ils la proclament. Entre les explosions de leurs canons monstres, on entend la voix furibonde de leurs prophètes prophétiser sa ruine et dogmatiser son pillage. Leurs invectives pédantesques commentent le fracas de leur artillerie. L'un souhaite que « la famille gallo-romaine soit anéantie; » l'autre proclame « qu'une race supérieure, comme la race allemande, a le droit de détruire et de remplacer une race inférieure; » un troisième s'écrie : « De nos jours, la civilisation romaine succombe, et l'Allemagne, le vrai cœur de l'Europe, le pays aux mœurs pures et au profond génie politique, renverse le Moloch de duperie et de mensonge. C'est tout l'ensemble de la civilisation romaine qu'il faut briser pour toujours. On a dit que nous devions aux Français la culture moderne : eh bien! voilà précisément ce qu'il faut écraser. »

On croit rêver en écoutant ces derviches hurlants de la science. L'esprit s'épouvante à l'idée d'un empire prussien installant sa suprématie sur les ruines de la France. La civilisation ne se relèverait pas d'un tel cataclysme. Ce serait le moyen âge revenant, à reculons, ressaisir l'Europe; non plus inconscient et naïf, plein de vertus profondes et d'énergies créatrices, mais mécanique et machiavélique, garrotté sous des oripeaux plus étouffants qu'un linceul. En haut, un Césarisme bâtard, drapant des loques gothiques du saint empire son autocratie militaire. Au-dessous de lui, une vassalité de rois asservis et de principicules domestiques. Plus bas, la féodalité grossière et hargneuse des hobereaux, — *Iunkerthum* — burgraves d'état-major, paladins de places fortes et de corps de garde, auprès desquels les vieux toriers anglicans du dernier siècle étaient des libéraux éclairés et des esprits lu-

ECHecs

PROBLÈME N° 359

COMPOSÉ PAR MM. KOHTZ ET KOCKELKORN



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 357.

- 1. D 7 TR
- 2. D 7 TD
- 3. D 5 FD ou 4 D ou 7 CR, suivant le coup joué par les noirs, échec et mat.
- 1. R pr. T (A)
- 2. R ad libitum

(A)

- 1. R 6 F
- 2. R 7 D (1)
- 3. P 5 C, échec déc. et mat.

(1)

- 2. R 5 D
- 3. D 1 T ou 2 C, échec et mat.

P. JOURNOUD.

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français, 4

ÉTRENNES PATRIOTIQUES DE 1871

Médaille commémorative du siège de Paris. — Jeton de présence exclusivement réservé à ceux qui sont restés à leur poste. — Le jour où Paris aura recouvré ses communications, le moule de cette médaille sera brisé.

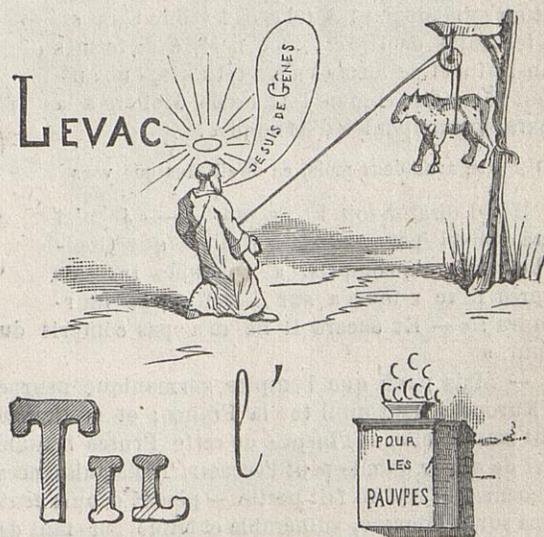
UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.

Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS

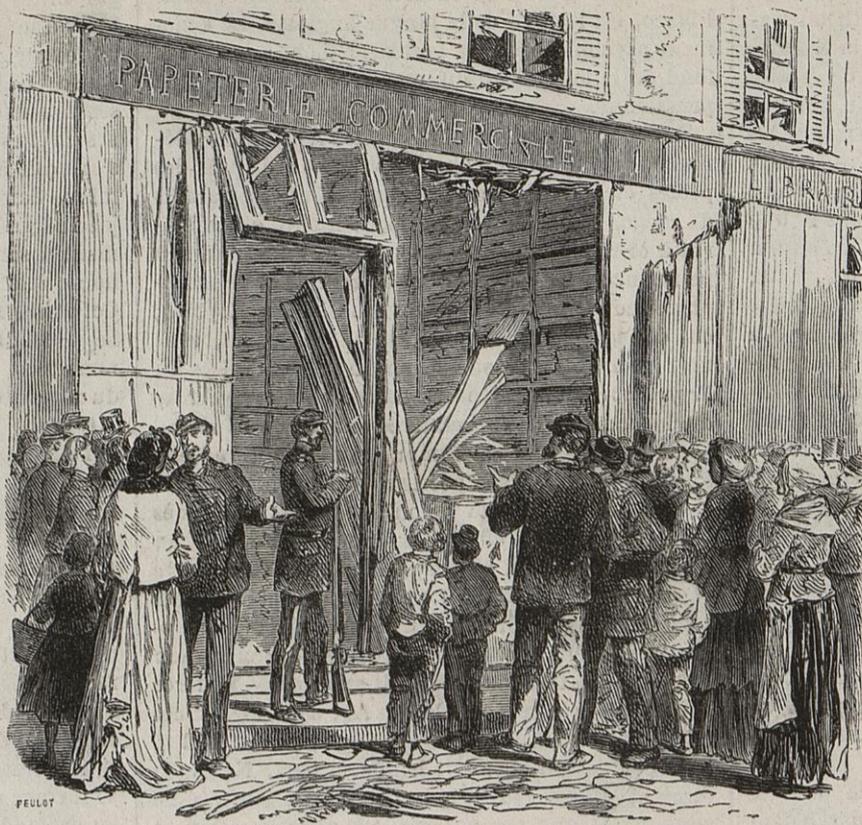


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La France ne se relèvera pas de si tôt des échecs de cette année.

mineux. Au fond, une plèbe de soldats et de fonctionnaires automates.

L'idéal de la Prusse, c'est l'Etat; elle n'en a point d'autre. Et, par ce mot, n'entendez point la Patrie, dans le sens héroïque et tendre que les autres nations attachent à ce mot sacré. L'Etat prussien n'a ni cœur ni âme; il ne croit pas devoir à ses sujets le bonheur. La corvée constante, le service passif, l'effort assidu qu'il exige d'eux sans relâche n'a d'autre compensation que son accroissement. C'est une idole de fer, montée comme une machine, pour broyer et pour dévorer. Chaque individu s'y adapte comme un rouage, et n'a d'autre fonction que d'obéir au moteur. De la civilisation il n'a pris que les ressorts et les armes, la bureaucratie et la police, l'administration et les sciences exactes. Derrière cette façade hérissée comme un arsenal, le Moyen-Age est resté campé. Cette Prusse, qui se pose en modèle des nations modernes, est le conservatoire de toutes les idées arriérées de l'Europe, le musée des antiquailles de la politique. La féodalité s'y roidit dans sa vieille armure, l'esprit de caste y sévit dans toute sa rigueur, la jurisprudence



Dégât causé rue Casimir-Delavigne par le projectile qui enleva le drapeau d'ambulance de l'Odéon.

et radote encore le jargon carlovingien des vieux *Miroirs de Saxe et de Souabe*. Sous sa couronne luisant neuf, le spectre du passé ricane et menace. La civilisation prussienne est un sépulcre blanchi.

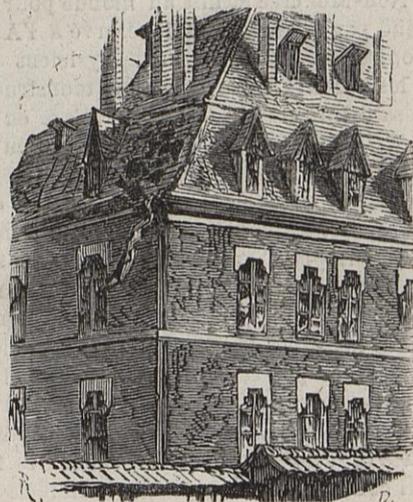
Et ce ne serait pas seulement la liberté, ce serait encore le génie de l'Europe qu'étoufferait la suzeraineté de la Prusse. Il ferait nuit sur le monde si la science allemande éteignait la lumière de l'esprit français. Sa langue indigeste et sombre qui, en poésie, prend parfois des ailes, ne sait que ramper pesamment en prose. Les idées ne circulent pas, elles pataugent dans ce rauque idiome. Comparé au nôtre, c'est une fondrière auprès d'un courant. L'érudition germanique ne prend sa valeur que lorsqu'elle est éclairée et débrouillée par des mains françaises. Quel fatras qu'un livre d'exégèse ou de critique allemande, avec ses notes qui noient le texte, ses sous-notes qui submergent les notes, son enchevêtrement de prolegomènes et de corollaires! Cela fait l'effet de ces grimoires que les sorciers lisent à rebours, à la lueur d'une lanterne sourde, pour évoquer des fantômes. Et que dire de sa phi-



Un des premiers obus pénètre par la cheminée, rue des Feuillantines.



Vue intérieure de la chambre de la rue des Feuillantines après l'explosion de l'obus. (3 janvier 1871, à 2 h. 30 m. du soir.)



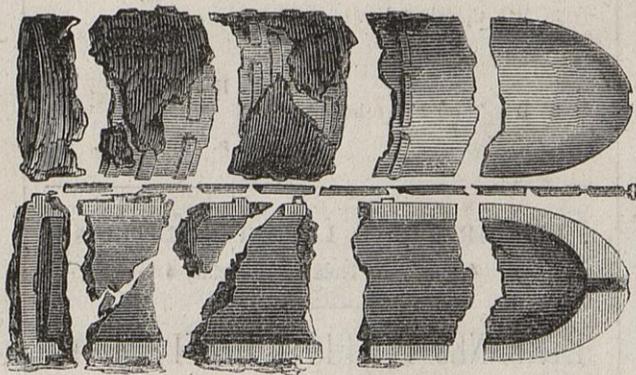
Le premier projectile lancé sur Paris (couvent des dames de l'Adoration).

losophie dissolvante, où des systèmes climériques s'entre-tuent dans la nuit d'une phraséologie ténébreuse, où des idées, passées chez nous à l'état de lieux communs, prennent, pour paraître profondes, les masques du mythe et du symbolisme! A tel gros livre de Strauss, à tel traité de Hegel, tout hérissé de termes abstraits et de formules dialectiques, on pourrait répondre, comme l'Agnès de Molière à la harangue ampoulée d'Arno phe :

Voltaire, avec deux mots, en dirait plus que vous.

Hegel disait à son lit de mort : — « Je n'ai été compris par personne; il n'y a que Goeschel qui m'a compris. » Quelques instants après il se retourna sur l'oreiller et murmura : « — Et encore il ne m'a pas compris du tout. »

— Mais pour que l'empire germanique usurpe l'Europe, il faut qu'il tue la France; et la France est immortelle, et l'ineptie de cette Prusse brutale est de croire qu'elle peut l'écraser. Trois puissances énormes — elle en fait partie — pèsent depuis cent ans sur la Pologne, vulnérable et faible par tant de côtés; elles la déchirent et la martyrisent, sans avoir pu l'étouffer encore. Et la Prusse croit anéantir en six mois ce grand pays d'une vitalité invinci-



Obus tombé rue Bertrand, qui a éclaté à 1 m. 53 sous le trottoir.

ble, dont les racines plongent au cœur de l'histoire, dont la tête domine l'humanité tout entière! L'infatuation portée à ce comble, touche à la folie. La France est une lumière, on ne tue pas la lumière. Il n'y a que les Barbares pour croire que l'éclipse dévore le soleil.

Un autre signe de la démence de la Prusse est l'effroyable abus qu'elle fait de ses victoires. Ne lui pardonnons point; mais, en vérité, elle ne sait pas ce qu'elle fait. Son orgie sanglante accumule sur elle un siècle de revanche et de représailles. Elle sème la tem-

pête pour récolter l'ouragan. La France ressuscitera, quoi qu'elle fasse, et les résurrections de la France sont des éruptions. Entre elle et nous s'est creusé un gouffre de haine, un Rhin de sang et de larmes qu'aucune paix ne pourra combler. A sa porte veillera désormais, le glaive à la main, attendant son heure, un ennemi irréconciliable. Quel que soit le dénouement de cette guerre, l'Allemagne doit renoncer au repos, à la sécurité, au loisir. L'Allemagne, ayant voulu tuer la France, peut dire, comme Macbeth, après le meurtre de Banquo : « J'ai tué le sommeil! »

(La Liberté.) PAUL DE SAINT-VICTOR.

ALMANACH DES ASSIÉGÉS

POUR L'ANNÉE 1871

Un charmant volume, illustré de nombreuses gravures d'actualité, et contenant, avec de nombreuses et intéressantes variétés, les renseignements les plus précieux sur l'hygiène et la cuisine en temps de siège, etc.

Prix : 30 centimes.

En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.